SUIVEZ-NOUS SUR :

@rns.cen

@RNSCEN

RNS.CEN

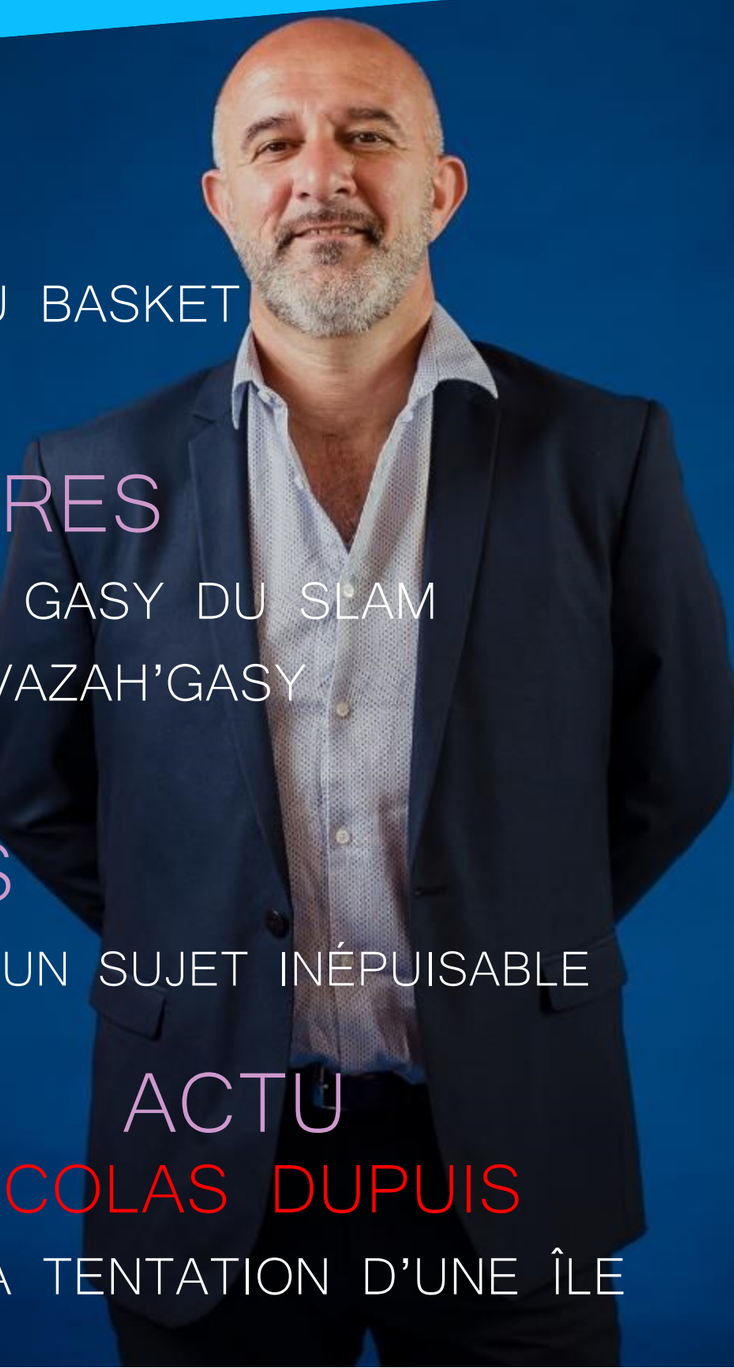
RNS.CEN

www.rns-cen.com

N° 59 - janvier-février 2019

TRAIT D'UNION

LE MAGAZINE DE LA RNS



SPORTS

LA RÉSISTIBLE ASCENSION DU BASKET

RENCONTRES

CAYLAH L'ÂME GASY DU SLAM

ARI NAO, UN VAZAH'GASY

REGARDS

LES ORIGINES, UN SUJET INÉPUISABLE

ACTU

NICOLAS DUPUIS

OU LA TENTATION D'UNE ÎLE

SOMMAIRE

ACTU : Nicolas Dupuis ou la tentation d'une île 5

ACTU : L'audace au service d'une victoire 13

ACTU : Journalisme, fragments de vérités 17

ACTU : À table avec La Varangue 25

RENCONTRES : Caylah, l'âme gasy du slam 31

RENCONTRES : Ari Nao, un vazah'gasy 39

REGARDS : Les origines, un sujet inépuisable 47

SPORT : La résistible ascension du baskeball 63

CULTURE : Alahamady : le Nouvel An malgache 67

FOCUS : Les coulisses de la RNS et du CNO 75

LU POUR VOUS : Trait d'Union dans sa bulle... 83

JEUX : QUIZZ et ALAVOLY 87

ÉDITO

« Pour ce qui est de l'avenir, il ne s'agit pas de le prévoir mais de le rendre possible »

Antoine de Saint-Exupéry

L'aventure de la nouvelle mouture du Trait d'Union continue. Ce deuxième numéro consolide les acquis du premier. Nous vous proposons cette fois 90 pages de contenus variés à la mesure des exigences des auteurs qui engagent leurs signatures. Le magazine est toujours proposé gratuitement, en ligne, conçu et rédigé par des bénévoles et traite de sujets qui intéressent et concernent les originaires et amis de Madagascar en Europe.

La rubrique Actu s'est attachée à trois éléments de réflexion. D'abord celle concernant l'actualité et le devenir du football malgache entre espoir et questionnement, entre l'ambition d'un peuple, des joueurs et de l'entraineur fiers d'accéder à la Coupe d'Afrique des Nations pour la première fois dans l'histoire et l'étonnante actualité de la fédération du football malgache en incapacité de réaliser une consultation pour élire ses dirigeants et son président. Nicolas Dupuis, entraineur des Baréas, devenu héros et personnalité centrale de cette épopée nous livre, sans langue de bois, son sentiment, les faits et le dessous des cartes, ainsi que son analyse de la situation.

Ensuite, Loïc Hervouet, ancien directeur de l'École Supérieure du Journalisme de Lille et formateur de journalistes malgaches au travers de l'ONG Africa Média nous invite à une plongée initiatique dans l'histoire et des fragments de vérités sur le journalisme à Madagascar, thème cher à notre regretté Di Henri Rahaingoson. Enfin, un petit tour gourmet au cœur des tables gastronomiques de la capitale malgache nous permet de découvrir et mieux connaître un des chefs les plus en vue de ce microcosme.

La rubrique Rencontres, fidèle à sa vocation de dévoiler des talents en devenir ou déjà reconnus, nous présente Caylah, slameuse percutante à la sensibilité d'écorchée vive, à l'engagement social déjà bien éprouvé. Et Ari Nao, un autre jeune ingénieur qui a viré sa cuti pour devenir un des artistes chanteur compositeur les plus prometteurs et les plus attachants de sa génération. Quant à la rubrique Regards, elle ose aborder un serpent de mer de la recherche avec la caution scientifique de deux spécialistes de la question : l'origine des habitants de Madagascar.

La RNS consacrera un moment clé de son programme de l'édition 2019 à Vichy, aux enfants et aux plus jeunes en les regroupant au Village de Madagascar le dimanche 21 avril 2019 après-midi pour un grand moment de partage. Goûter, chasse aux œufs de Pâques, rencontre avec les stars sont au programme avec de nombreuses autres surprises. Dès maintenant nous invitons les parents à se préparer pour cet évènement en le notant dans leur agenda.

Bonne lecture, merci pour votre fidélité et merci de diffuser autour de vous pour permettre à un public de plus en plus large de profiter du Trait d'Union. ■

Olivier Ramanana-Rahary

NICOLAS DUPUIS
OU LA TENTATION D'UNE ÎLE

À l'enthousiasme intact, un moral d'acier soumis pourtant à rude épreuve, ***Nicolas Dupuis est prêt à affronter les défis*** *de toutes sortes auxquels doivent faire face ses joueurs. Né le 6 janvier 1968, natif de Moulins, l'ancien entraîneur d'Izeure a de l'expérience à revendre lorsque, sollicité par Ahmad Ahmad, alors président de la Fédération Malgache du Football,* ***il rejoint l'équipe des Baréas en mars 2016****. Nicolas Dupuis ne le sait pas encore, il faudra partir de zéro. Une page se tourne, c'est le début d'une carrière internationale à Madagascar. Ce sera la tentation de l'île.* **Entretien**.

Tout d'abord, quelle est votre impression générale ? Êtes-vous un coach content ?

Sincèrement, tout d'abord, je suis très satisfait de l'accueil des Malgaches en général et de mes joueurs en particulier. Je prends beaucoup de plaisir à donner du plaisir au peuple malgache qui en a tant besoin.

Concernant les joueurs, je les remercie d'adhérer au discours. Nous nous sommes donné un objectif commun élevé que certains pensaient inaccessible… Nous avons atteint ensemble cet objectif de qualification à la CAN. Un autre motif de satisfaction est la disponibilité du Président Ahmad qui est toujours à nos côtés et est de bon conseil. Je n'oublie pas que c'est lui qui m'a fait venir. Sans lui, nous n'en serions pas là. Il est d'un grand soutien. D'autres personnes comptent aussi beaucoup pour moi à Madagascar. Patrick Pisal, le patron de Telma et Théo l'ex vice-président de la FMF et actuel directeur de l'enseignement général et technologique ne cessent de nous soutenir. Je les en remercie. D'autres sont aussi très présents autour des Baréas.

Ensuite, pour être encore très sincère, alors que nous avons travaillé dur pour la qualification, je suis actuellement très inquiet. Un comité de normalisation a été mis en place il y a sept semaines [NDLR : interview réalisée le 28 12 18] afin d'organiser les élections pour la FMF. À ce jour malheureusement rien n'est fait. J'ai le sentiment que ces gens que je respecte énormément ne connaissant pas du tout le monde du football, ne se rendent pas compte de la réalité de la situation. Nous sommes qualifiés pour une compétition internationale pour la première fois de notre histoire et alors que nous devrions poursuivre dans notre très bonne dynamique, alors que nous devrions communiquer sur nos résultats, surfer sur notre réussite… rien ne se fait. Un exemple : « Je suis sélectionneur de l'équipe des Baréas, et aucune prise de contact n'a été faite en ma direction. Savent-ils que nous devons préparer le Sénégal ? … Savent-ils que la CAN approche à grands pas et qu'il convient de bien se préparer ? »

Au-delà de l'équipe A de Madagascar ont-ils pensé aux locaux pour les Jeux des Îles, la COSAFA, la Compétition de foot opposant les équipes nationales de l'Afrique Australe? Que pensent-ils faire de Carion, le centre de formation qui est dans un état de délabrement avancé ?

Je tire la sonnette d'alarme. La FMF a besoin d'un Président et d'un Comité exécutif capables de nous soutenir et de faire avancer le football dans toutes ses dimensions. J'espère vraiment que les élections vont avoir lieu d'ici quelques semaines.

Y a t-il des épisodes ou des séquences qui vous ont marqué ?

Au début, lorsque je suis arrivé en mars 2016, on m'a demandé ce que je pensais de la situation. J'ai tout de suite répondu que Madagascar avait un potentiel énorme mais qu'il me semblait qu'on ne faisait pas forcément jouer les meilleurs. Je n'étais pas encore le sélectionneur mais celui-ci ne choisissait pas ses joueurs… Il devenait difficile de gagner de façon régulière. J'ai aussi compris à ce moment-là qu'il s'agissait aussi d'un manque de moyens financiers. Il fallait donc arriver pour l'avenir à jongler avec ces différents paramètres. Le Président Ahmad m'a totalement suivi dans l'analyse et m'a demandé de trouver et contacter les meilleurs. Finalement ce constat a permis de faire avancer les choses. La qualification en est la preuve. Ma nomination officielle au poste de sélectionneur en février 2017 suite à un travail en profondeur est une date qui est aussi importante. Le Président Ahmad, avant de devenir Président de la CAF, me téléphone pour m'annoncer la bonne nouvelle.

Une troisième date est la qualification pour les phases de groupe suite à la double confrontation contre SAO-TOMÉ. Madagascar n'avait pas gagné à l'extérieur depuis près de quinze ans. Nous gagnons avec une équipe encore en phase de construction 1 à 0. Nous dominons à nouveau le retour et parvenons à obtenir une seconde victoire 3 à 2. Enfin une quatrième date est importante. Il s'agit de qualification contre la Guinée-Équatoriale en octobre dernier. Superbe !

Avez-vous offert vos services ou vous a-t-on appelé ?

En fait j'ai été contacté par Sylvain, mon précieux coordinateur et intendant. Il m'a téléphoné à la demande du Président.

Comment constituez-vous l'équipe nationale ? Avec quels éléments devez-vous composer ?

Je travaille donc avec Sylvain de façon permanente. Lui est en charge de la logistique. J'échange énormément avec mon capitaine Faneva Andriatsima et je me renseigne systématiquement sur l'état de forme de chacun de nos joueurs. Un mois environ avant le match, j'envoie la liste au Comité exécutif de la FMF afin que la Fédération soit la première à pouvoir annoncer le groupe aux supporters. Sylvain envoie ensuite les convocations.

Sachant que Abel Anicet est quasiment le seul titulaire, va-t-il changer le jeu ? Ou comptez-vous sur Jérémy Morel ?

Je suis les performances de chacun. Abel revient d'une grave blessure et j'espère qu'il sera prêt en mars. Il est un des joueurs cadres de l'effectif. Sa présence sera évidemment un point positif. Il a un super état d'esprit et c'est un élément de grande valeur…/...

« Notre staff doit se composer selon moi du coordinateur, d'un ou deux intendants, du préparateur physique, d'un entraîneur gardiens, d'un adjoint terrain capable de travailler la vidéo, de deux kinésithérapeutes, d'un ostéopathe et d'un médecin ».

Pourtant, et cela est plutôt rassurant d'autres joueurs sont aussi capables de tenir la baraque. Avec Abel [Anicet], nous serons simplement encore plus forts. Concernant Jérémy [Morel], il a fait preuve d'un très, très bon état d'esprit lors de sa première apparition. Son expérience du haut niveau est un atout évident. Lui aussi fait partie des joueurs cadres.

Quelle tactique allez-vous utiliser ?

Je dis depuis mon arrivée que nous devons mettre au service du talent individuel offensif de nos joueurs de la rigueur en non possession. Quelle que soit l'organisation choisie, fonction de l'adversaire et/ou de l'état de forme de nos joueurs il nous faudra être rigoureux dans les tâches défensives et ambitieux dans les phases de transition te dans la zone de vérité adverse. 23 joueurs vont composer le groupe pour la CAN. A moi de sélectionner les joueurs qui permettront d'évoluer sur plusieurs organisations 442, 4231, 352.

Cherchez-vous toujours un gardien de but ?

Nos gardiens actuels ont fait de bons matchs. Ibrahima Ibrahima Dabo, Léda – Jean de Dieu Randrianasolo et Marwin ont des qualités et sont bien intégrés. Ils manquent parfois simplement un peu de concentration et de constance dans la performance. Néanmoins, je pense qu'il serait judicieux de trouver un gardien plus expérimenté pour compléter le groupe. Nous cherchons.

Qu'est ce qui est urgent pour que l'équipe soit bien préparée ?

L'urgence est très clairement l'élection d'un Président et d'un Comité exécutif à la Fédération Malgache. L'urgence est de sortir de ce flou et cet immobilisme où l'on est actuellement. L'urgence est de prendre conscience des exigences et de se remettre véritablement au travail. Les partenaires privé sont prêts à nous aider, les joueurs ont besoin d'être rassurés, la préparation commence aujourd'hui. Malheureusement, nous n'avons pas d'interlocuteurs.

Comment comptez-vous entraîner sérieusement l'équipe ?

Le Président Ahmad nous a proposé deux stages au Maroc ou au Qatar. On le remercie encore pour ça. Nous allons préparer le stage de 15 jours avec mon préparateur physique Bertrand et mon intendant Sylvain dès ce début d'année. Les joueurs savent que les choix vont se faire de janvier à mars. Avant la CAN, nous devons aller jouer une petite finale de groupe au Sénégal en mars… Peut-être allons-nous jouer en amical juste avant.

Théoriquement de quoi doit être composé le staff ?

J'espère vraiment que d'ici mars nous aurons un président, que l'on puisse enfin travailler de façon cohérente. Notre staff doit se composer selon moi du coordinateur, de un ou deux intendants, du préparateur physique, d'un entraîneur gardiens, d'un adjoint terrain capable de travailler la vidéo, de deux kinésithérapeutes, d'un ostéopathe et d'un médecin. Donc un staff d'environ 10 personnes est nécessaire.

Comment allez-vous préparer la CAN ? Où allez-vous trouver des fonds ?

Comme je vous le disais précédemment, il nous faut surfer sur la réussite et sur cette dynamique positive.

Le stade de Mahamasina plein à craquer lors du Match des Baréas contre le Sénégal ; les photos de l'article sont fournies par Nicolas Dupuis.

Aujourd'hui les partenaires privés sont prêts à nous soutenir. Ils veulent associer leurs images à la nôtre. De plus, en obtenant la qualification à la CAN, nous avons obtenu la somme d'environ 500 000 dollars. J'espère enfin que l'état nous soutiendra pour cette occasion et de façon durable, car pour ma part je n'oublie pas qu'avec les locaux nous devons tenter de réaliser des exploits à la COSAFA ou aux Jeux des Îles.

Comment préparez-vous le mental ?

Difficile même si pour l'instant j'ai caché aux joueurs les difficultés actuelles de la FMF et le manque de communication et de travail. À nouveau nous allons devoir travailler en vase clos comme nous l'avons fait pour les qualifications. Nous allons faire avancer le navire avec nos partenaires et nos proches et notre motivation qui est énorme. Les joueurs, le staff attendent toujours les primes promises. Rien n'arrive. Il faut faire le dos rond et prier pour que les élections aient lieu très rapidement. Le mental est là, car nous avons encore espoir et nous avons le soutien des partenaires privés.

Vous est-il arrivé d'avoir des moments de découragement ?

Actuellement oui ! Mon épouse me trouve inquiet et agacé. Est-ce normal de ruiner le travail qui est mené depuis trente mois ? Alors que d'autres nations ou clubs me contactent, je reste fidèle pour les joueurs, les partenaires, le peuple malgache et le Président Ahmad. Nous allons aller au bout et travailler entre nous si les choses ne changent pas rapidement. Nous n'allons pas baisser les bras. Nous avons plus que jamais besoin du soutien de tous les amoureux des Baréas.

En quelques mots, la culture malgache, qu'est-ce que cela représente pour vous ?

Une grande diversité ! Pas simplement dans le paysage qui est superbe mais aussi dans le caractère des gens. Je me suis fait de vrais amis à Madagascar. Des gens simples, humbles et qui me racontent leur pays.

À chaque repas, à chaque moment partagé, je me renseigne, je questionne…, j'ai envie de mieux comprendre. J'ai visité dernièrement les Palais de la reine, du roi…, et les guides m'ont captivé. Leurs présentations étaient simples, fortes en émotions ? j'ai beaucoup aimé. Ce qui me surprend évidemment un peu et qui me peine, c'et la pauvreté extrême qui touche 90 ou 95 % de la population. C'est pour cela que nous souhaitons gagner et rendre ce peuple fier et heureux.

J'ai aussi fait des rencontres ; Ahmad Ahmad, il est carré et fiable. Patrick Pisal, lui, est passionné et nous soutient. Le Père Pedro… la plus belle personne que j'ai eu à rencontrer dans ma vie de cinquantenaire… D'autres évidemment.

Avez-vous voyagé dans l'île ? Qu'avez-vous tiré de ces escapades ?

Je découvre des gens, des cultures différentes. J'ai visité Mahajanga, Morondava, que de beaux paysages ! et j'ai rencontré de belles personnes. J'ai envie de découvrir Diégo-Suarez, Fort Dauphin.

Au-delà de la CAN 2019, imaginez-vous une nouvelle vie à Madagascar ? Pour quelles raisons ?

Je suis en train de vous dire que j'ai envie d'apporter ma pierre à l'édifice de façon durable. J'ai conscience du travail à effectuer pour inscrire de façon définitive le football malgache au sommet du football africain.
J'espère pouvoir m'inscrire sur la durée avec le nouveau et futur Président. Quatre ans pour prouver que les Bareas, les Bareas locaux, les Féminines, le centre technique national…les jeunes sont capables de réussir avec le travail. ■

Propos recueillis par Hanitra Rabefitseheno

Nicolas Dupuis, Auguste Raux, son adjoint, Bernard Dupuis, le préparateur physique des Baréas en Ouganda

Nicolas Dupuis en 7 dates-clés

1968	Naît le 6 janvier à Moulins en Auvergne
1996	Entraîneur de l'AS Yzeure
2002	16e finale PSG L1
2014	16e finale OL L1
2016	En mars, intègre le staff de l'équipe nationale malgache
2017	10 mars, nommé sélectionneur des Baréas
2018	16 octobre : qualification historique des Baréas pour les finales de la CAN 2019

L'audace au service d'une victoire

« Ma passion pour le foot m'est venue très tôt, car j'ai grandi à Madagascar et je jouais au foot un peu comme tous les gamins le font dans les quartiers, à Ampefiloha ».

Ensemble avec Lova RAMISAMANANA pour le renouveau du football malagasy

Il est une personnalité bien connue de la diaspora en France. Mahaleo à l'Olympia, c'est lui, Lolô à la Cigale, c'est encore lui. C'est un homme bien dans sa quarantaine qui répond aux questions de Trait d'Union. Lova Ramisamanana nous reçoit chez lui pour une aventure non moins grande que la scène parisienne. Amoureux du ballon rond, c'est aujourd'hui aux côtés de Nicolas Dupuis et des Bareas qu'il déploie toutes ses énergies, préparant la CAN 2019 avec « ALEFA BAREA ». Sa candidature à la présidence de la Fédération Malgache de Football fait de lui une figure engagée dans le développement du sport à Madagascar. À l'image de la jeunesse désireuse de faire avancer l'île rouge, il est de ceux qui ne baissent jamais les bras pour faire de Madagascar un pays qui abandonne le triste record des pays les plus pauvres de la planète. **Entretien.**

Tout d'abord, le TU vous souhaite une très belle année Lova. Merci de nous accorder cette interview alors que vous êtes de passage à Paris. D'ailleurs, pouvez-vous nous dire quel est le motif de votre visite ?

Bonne année également à toute l'équipe du TU, j'espère qu'elle sera belle et pleine de joie pour vous et toutes les personnes qui vous entourent. Je suis de passage à Paris pour raisons familiales tout d'abord et j'en profite pour prendre un peu de repos après deux, trois mois assez compliqués et éprouvants à Madagascar, notamment pour le foot pour lequel je suis candidat à la présidence de la Fédération avec des élections qui, vous le savez, n'ont finalement pas encore abouti. La troisième raison est professionnelle dans le cadre de mes activités événementielles avec l'organisation de la tournée du groupe Ambondrona avec Kintana Kanto Production, dans toute la France puis à Paris au New Morning le 3 février prochain. Mais je ne lâche pas le domaine sportif car c'est aussi pour moi l'occasion de rencontrer des agents de joueurs qui commencent à porter un certain intérêt à l'équipe de Madagascar, des clubs et d'autres stars comme Eric Rabesandratana à qui j'ai fait part des prochains projets personnels mais aussi d'Alefa Barea.

Comment est née votre passion pour le foot ?

Ma passion pour le foot m'est venue très tôt car j'ai grandi à Madagascar et je jouais au foot un peu comme tous les gamins le font dans les quartiers, à Ampefiloha pour ma part, de l'âge de cinq-six ans jusqu'à mon départ pour la France à dix ans. Plusieurs déclics ont nourri cette passion par la suite comme la Coupe du Monde 1982 que j'ai suivie avec toute ma famille et j'ai le souvenir de cette demi-finale entre la France et l'Allemagne ; j'étais pour la France évidemment ! Mon père, fan de foot, m'emmenait régulièrement au stade de Mahamasina suivre les matchs de l'équipe de la BTM., dont il était salarié. On peut dire que j'ai la passion du foot dans le sang depuis ma tendre enfance.

Quelle est votre formation académique ?

J'ai fait l'École Supérieure de Commerce de Paris, l'E.S.G. pour être précis, parce que c'est la formation qui répondait le mieux à mes ambitions entrepreneuriales et la diversité des enseignements m'a beaucoup aidé dans ma réussite actuelle.

Parlez-nous de votre parcours.

Une fois mes études finies, j'ai toujours orienté tous mes choix vers le soutien envers mon pays, Madagascar, sous quelque forme que ce soit. J'ai d'abord monté avec des amis et de la famille une association nommée NGM (Nouvelle Génération Malgache) en 1999 et qui avait pour but de soutenir l'éducation et la culture en venant en aide à une école située à Manjakandriana et l'autre à Majunga. Nous leur envoyions des livres et des effets scolaires. Par ailleurs, j'avais en tête de soutenir la culture malgache et mon idée fut de mettre en avant la musique malgache dans des festivals, dont le plus connu, en 1999, « Madagascar en musique » au New Morning qui avait réuni Fenoamby, Eric Manana et Justin Valiha. Ce fut un énorme succès suivi de divers événements comme des expos photos, des festivals de peinture, du jazz etc. et de grands noms de la diaspora nous ont soutenus comme l'écrivaine Michèle Rakotoson. Après cette aventure NGM, j'ai poursuivi mon chemin vers l'artistique et le culturel en gardant pour objectif de faire la promotion de la musique malgache et surtout faire en sorte que cette musique s'élève au plus haut de l'affiche, car la culture malgache mérite le prestige. C'est ce qui m'a amené à organiser de nombreuses soirées pour la diaspora avec l'espoir secret, un jour, de produire un groupe malgache à l'Olympia, chose faite sept ans après avec deux concerts de Mahaleo dans cette salle mythique puis en 2008 Jaojaoby et 2009 Eric Manana. L'événementiel m'a beaucoup aidé dans l'organisation des rencontres amicales et des stages de préparation, choses nouvelles pour cette équipe qui ont, je pense, aidé à la qualification.

> « L'événementiel m'a beaucoup aidé dans l'organisation des rencontres amicales et des stages de préparation ».

Êtes-vous toujours candidat à la présidence de la fédération malgache ? Pensez-vous avoir le profil du candidat idéal et quels sont selon vous les obstacles à votre…/...

élection ?

Oui, plus que jamais, je suis candidat à la présidence, car après tous les efforts fournis pour la qualification de l'équipe à la CAN, je sens que les choses prennent une tournure très négative et j'estime qu'il faut vite redresser cette fédération pour que cette participation à la CAN ne soit pas anecdotique. Dire que j'ai le profil du candidat idéal serait un peu prétentieux de ma part ,mais je pense tout de même réunir 80% des qualités, car je suis visionnaire, patriote, passionné, bon gestionnaire, rigoureux et positif. Je pense que ces qualités seront bénéfiques pour la Fédération. Quant aux obstacles, ils sont liés à la corruption et ce n'est un secret pour personne. Madagascar n'échappe pas à cet état de fait et il faut le combattre. J'espère y arriver.

Savez-vous ce que fait le Comité de normalisation aujourd'hui et les nouvelles échéances sont-elles connues ?

J'ai peu d'informations sur le sujet. Nous sommes au 1/3 du mandat et il semblerait que le comité souhaite reprendre l'organisation des élections du début et que courant du mois de janvier nous ayons connaissance des nouvelles échéances. Personnellement, je préconisais un calendrier se situant plutôt en février-mars afin d'avoir le temps de bien préparer l'équipe pour la CAN, car elle est très talentueuse mais je répète qu'il y a urgence à mettre en place une nouvelle fédération pour mettre tout cela en place. J'espère que ce Comité y travaille ardemment.

Parlez-nous de votre engagement auprès des Baréas. Comment se traduit-il ?

Mon mandat consistait à aider l'équipe à se qualifier et c'est en ce sens uniquement que j'avais un engagement envers eux. Aujourd'hui, les Baréas sont un peu mes petits frères pour qui j'ai beaucoup d'amour, de reconnaissance et de tendresse. Nous défendons les mêmes causes dans le sens où notre objectif est de procurer de la joie et de la fierté aux Malgaches. Eux le font par le biais d'un match de foot et nous nous sommes tout de suite compris. Et à travers tout cela, c'est encore une fois Madagascar que j'ai envie de faire rayonner à travers le monde. Concrètement, mes bonnes relations avec les joueurs m'amènent à leur prodiguer des conseils chaque fois qu'ils en ressentent le besoin et nous nous soutenons mutuellement dans les difficultés. Je suis à 100% voire 1000% avec eux et je les soutiendrai quoi qu'il arrive !

Les défis sont grands et les enjeux énormes, pouvez-vous nous en parler ?

Le premier défi sera de battre le Sénégal à domicile car nous jouerons pour la première place du groupe et cela prouvera que nous ne sommes pas arrivés là par hasard et que Madagascar ne fera pas de la figuration dans cette compétition. Les enjeux sont effectivement énormes et cette défaite (3-1) face au Soudan a révélé une défection dans la préparation de ce match et dans l'organisation des Baréa et de la fédération. Le risque est grand ; en effet, si on ne fait rien dès maintenant pour la prochaine rencontre, tous les efforts seront gâchés. Et il ne s'agit pas seulement de la CAN mais aussi de la qualification à la Coupe du Monde en 2022, des jeunes, des tournois etc. C'est tout le développement du foot en général qui est en cause. Des victoires à la CAN et pourquoi pas aller jusqu'en demi-finale, ce sera un magnifique tremplin pour le football malgache et, président ou pas, je suis disponible pour relever ce nouveau défi.

> « Quant aux obstacles, ils sont liés à la corruption et ce n'est un secret pour personne. Madagascar n'échappe pas à cet état de fait. »

Croyez-vous aux chances des Baréa à la CAN 2019 ? Comment vous impliquez-vous dans leur préparation ?

J'y crois à 100%, mais il faut de la préparation, le hasard n'a pas sa place même avec des joueurs aussi talentueux, patriotes et motivés. Même sans mandat officiel Alefa Barea cherche des moyens d'aider l'équipe nationale comme par exemple en organisant des matchs amicaux ou des stages de préparation. Ce sont parfois

les clubs qui me contactent directement et j'espère que tout ce qui a été accompli depuis ne sera pas perdu. La qualification était un objectif mais cela ne suffit pas, il faut aller plus loin.

Pour vous, qu'est-ce que le foot à Madagascar ?

Mon aventure avec l'équipe nationale m'a permis de pénétrer dans ce milieu et clairement, le foot à Madagascar représente énormément, à l'image des autres nations africaines mais plus encore parce que le côté insulaire fait que les loisirs sont peu diversifiés et ce sport est pratiqué par tous, petits et grands mais également apprécié par les femmes qui sont de fidèles supportrices. C'est un sport qui réunit tout le monde, on peut parler de religion.

Le foot malgache a-t-il des chances de rêver à un avenir international ?

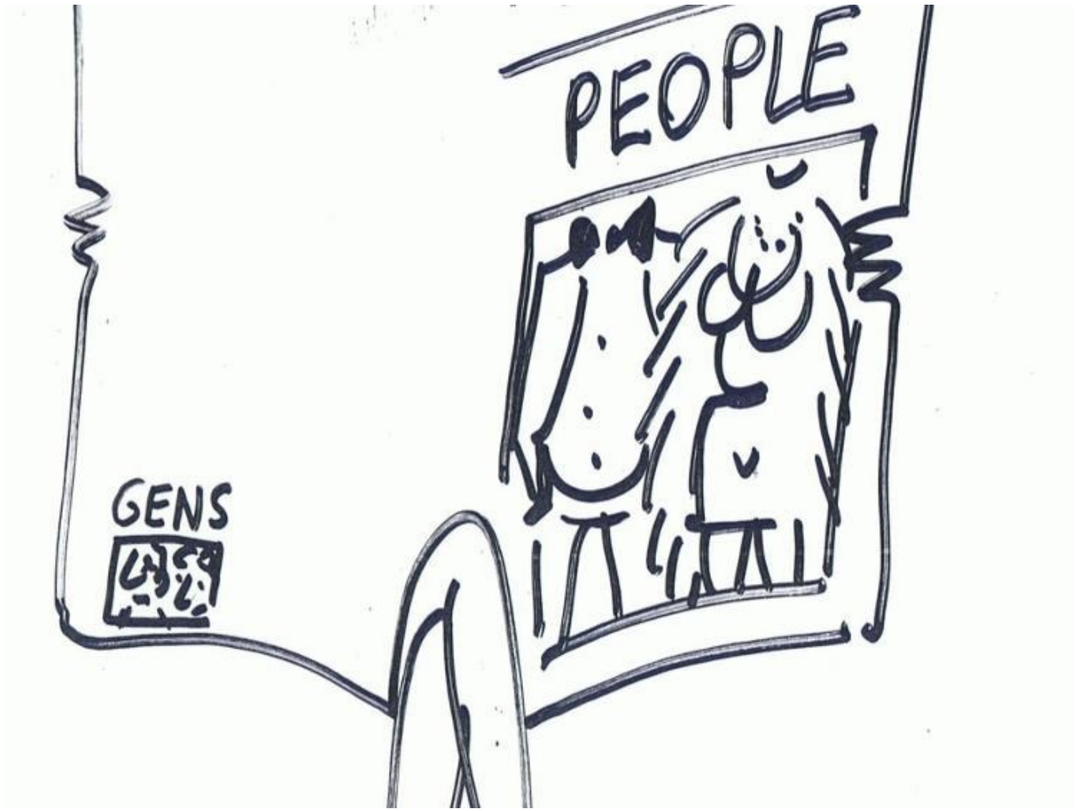
Au-delà de l'Afrique, évidemment oui ! Tous les joueurs des Barea évoluent dans des clubs à haut niveau en Europe, en Afrique, en Asie et dans mon programme en tant que Président de la FMF, j'ai comme objectif d'emmener l'équipe nationale aux Amériques en 2026 pour la Coupe du Monde. On se donne donc 8 ans pour y arriver. D'ici là, il y a toute la base à revoir, c'est-à-dire commencer par la formation académique, la création de centres de formation, l'organisation des championnats, il y a tout à mettre en place et ce délai me semble raisonnable pour parvenir à ce niveau. Aujourd'hui, j'organise déjà des tournois dans la région Analamanga, à Antananarivo pour commencer et cela nous permet de détecter et de suivre de jeunes joueurs de la catégorie d'âge de 15 ans pour parier sur l'avenir et c'est pour cela que je m'investis à fond.

De gauche à droite : Pascal Razakanantenaina (Bapasy), milieu de terrain de l'Arras Football Association, Lova Ramisamanana, Lalaina Nomenjanahary (Bolida) ; photos fournies par Lova Ramisamanana

Vous êtes issu de la diaspora malgache en France, que pensez-vous que cette communauté puisse apporter au développement de Madagascar et en a-t-elle les moyens ?

Je suis un enfant de la diaspora, c'est vrai. Je suis arrivé en France à l'âge de dix ans, j'en ai aujourd'hui 45, j'ai donc vécu plus de la moitié de ma vie en France. Oui, la diaspora peut participer au développement à Madagascar par la connaissance, l'ouverture d'esprit, les finances… On sait que la communauté malgache est une des plus importantes numériquement en France et qui pèse le plus dans l'économie notamment dans le poids des transactions Western Union, notre pays figure dans le TOP 3. La diaspora a un rôle important à jouer et, c'est peut-être prétentieux à dire comme cela, mais toutes les connaissances acquises en Europe peuvent être bénéfiques pour notre pays. Il faut juste nuancer les propos, car on reproche parfois à cette communauté de vouloir s'immiscer dans le monde économique et politique malgache sans avoir une bonne connaissance de la réalité du terrain, chose vraie, car les modes de fonctionnement et de pensées ne sont pas les mêmes. Je pense qu'il peut être parfois nécessaire de réapprendre la culture malgache (économique, les traditions etc.) pour pouvoir mieux comprendre les codes et les rouages de la société. Il ne suffit pas d'être malgache. On appelle cela «l'acculturation », tout comme si on s'installait par exemple au Japon. Pour être efficaces et efficients, je pense que les gens issus de la diaspora doivent aussi se préparer sur ce plan culturel. En dehors de cela, nous avons les atouts nécessaires pour faire avancer le pays. Pourquoi ne pas créer une association qui viendrait en aide à tous les jeunes qui souhaitent retourner vivre au pays ou s'y installer en leur procurant ces cours d'acculturation, cela pourrait les aider à gagner du temps. Enfin, j'encourage la diaspora à ne pas jalouser les réussites, mais au contraire être solidaire, car il existe un nombre important d'associations qui œuvrent pour Madagascar mais très peu de collaborations. Or c'est en unissant ses forces qu'on réussit ensemble.■ **Vero Raliterason**

Fragments de vérités sur le journalisme à Madagascar



Dessin de Catherine Beaunez

À trois pas des Quatre chemins (Ambatonakanga, Antananarivo) se concentre chaque jeudi et souvent plus souvent l'histoire du journalisme malgache. C'est le siège du club des journalistes doyens, dont les débats, en déjeunant sur la terrasse qui domine le stade de Mahamasina, racontent avec toujours autant de passion cette spécificité du journalisme de la Grande île.

Puisqu'il faut bien incarner le propos, citons Daniel Rakotoseheno, plus connu sous le nom de Dany Be, ancien compagnon de reportage au Courrier de Madagascar, figure emblématique du photojournalisme malgache, et Rémi Rahajarizafy, ancien rédacteur en chef et éditorialiste de LaKroa, auteur à ma demande d'une précieuse histoire de la presse malgache**. On va commencer par là. Osons****

C'est que le journalisme à Madagascar vient de loin. Plus d'un siècle et demi. ***Teny soa hanalan'andro*** (« *la bonne parole pour passer le temps* »), est évidemment œuvre de missionnaires (protestants) en janvier 1866. Ne se gêne pas pour s'en prendre aux catholiques : « *Le Pape serait le successeur de Saint-Pierre. Saint-Pierre, lui, vivait dans la pauvreté, quand le Pape vit dans l'opulence* ». À quoi réplique le très catholique ***Ny resaka,*** professant avec véhémence qu'hors de sa lecture point de salut : *« Seule la religion catholique a été établie par Jésus-Christ. Seule, elle conduit au Salut ; les quatre autres religions sont l'œuvre de catholiques apostats et toutes les quatre autres mènent à la perdition éternelle. »*

Et si on s'appliquait à valider avant de diffuser, à chercher des sources multiples et contradictoires ?

Ny gazety malagasy sera en 1883 le premier journal d'État, en l'occurrence de la monarchie. Auquel réplique en 1885 ***Ny malagasy***, le journal du résident français Le Myre de Vilers. À partir de 1880, les colons français alimentent polémique sur polémique, avec ***Le Clairon*** à Diego, ou ***La Cloche***, à Tamatave, qui n'y va pas par quatre chemins, et menace le pouvoir de Tananarive : *« Vous vous croyez bien en sureté, séparés de nous par vos collines et vos ruisseaux. Ah ! Nous saurons trouver le chemin de la Reine (…) pour vous obliger à déposer votre couronne entre nos mains ».*

Tout cela pour dire que la presse d'opinion, le débat souvent enflammé, la liberté d'expression, on connaît, à Madagascar, depuis longtemps, avec vicissitudes, avancées et reculs, mais continûment.****

Les péchés mignons du journalisme malgache

Nous allons passer en mode subjectif. Si cette introduction fait part belle à l'histoire des polémiques dans la presse malgache, c'est que les mêmes déchaînements de rivalités, voire d'insultes, en tout cas de mises en cause véhémentes, d'imputations sans preuves, ont nourri les médias de 2018 pour une campagne présidentielle, et de beaucoup, moins apaisée qu'en 2013.

La presse d'information peine à tenir le haut du pavé dans la Grande Île, elle ne s'y impose pas malgré les efforts en ce sens tentés, à quelques reprises, par ***L'Express***, voire ***Midi***, sinon ***Les Nouvelles***, ou quelques périodiques. Les crises politiques récurrentes, l'implication des politiciens et/ou des opérateurs économiques dans les médias ont eu raison, le plus souvent, des lignes rédactionnelles impartiales.

Rançon de la liberté ? Cette prééminence du journalisme d'opinion sur le journalisme de faits a des conséquences, notamment sur le degré de confiance accordé aux médias, qui tangente le zéro, alors que le biais de confirmation communautaire accordé à Facebook survalorise éhontément les rumeurs véhiculées sur le réseau social. Les médias traditionnels ont en effet le plus souvent du mal à éradiquer ce que j'ai appelé les péchés mignons du journalisme malgache.

Premier d'entre eux justement : **la priorité de l'opinion personnelle sur les faits**. On dirait que le journalisme est absolument, prioritairement, obstinément, exclusivement, le moyen de donner MON opinion, de conquérir un public de fans qui suivra aveuglément mes raisonnements, et pourquoi

Citoyen ce qui se passe, et comment, pour lui permettre de se forger sa propre opinion, sans le truchement du journaliste maître à penser ? Et si on s'appliquait à valider avant de diffuser, à chercher des sources multiples et contradictoires ?

Illustration de ce penchant : l'incomplétude de l'information. Tout journaliste formé sait depuis la nuit des temps que son article doit répondre aux cinq questions de base : *Qui ? Quoi ? Où ? Comment ? Pourquoi ?* (On observera que ne figure pas dans ces questions « *que dois-je en penser ?* ») Eh bien, me dit plaisamment un confrère malgache dont je tairai le nom pour lui éviter une campagne de bashing sur les réseaux sociaux : « *Pour avoir une information -à peu près- complète il me faut au moins quatre ou cinq médias différents pour répondre aux cinq questions. C'est long – et cher, pour le citoyen moyen.* »

Un confrère : « Pour avoir une information - à peu près - complète il me faut au moins quatre ou cinq médias différents pour répondre aux cinq questions. C'est long et cher, pour le citoyen moyen ».

Est-ce dû à la génération de la **malgachisation à outrance** ? La maîtrise de la langue, française ou malgache au demeurant, n'est pas non plus à la hauteur d'un professionnalisme exigeant. Les rapports internationaux sur la formation des journalistes à Madagascar pointent du doigt une carence cruelle de culture générale.

Autre penchant dans le choix de l'information relayée et véhiculée : même invraisemblable, la rumeur est toujours plus excitante que la réalité, surtout en période électorale. Ailleurs, on ignorerait l'invraisemblance, ou on la combattrait. Ici on la relaie, on l'amplifie. Et si l'objectif ultime du journalisme était un peu beaucoup la recherche de la …/...

Kiosque à Analakely Photo : Jean-Pierre Fecelle

vérité ? Souvent inatteignable totalement, comme l'objectivité, comme le bonheur, mais ce n'est pas une raison de ne pas essayer.

Corollaire de la recherche de l'audience, à Madagascar comme ailleurs : la place grandissante voire exclusive donnée au futile, à l'information *people*, au commercial, à l'information sur les faits divers. Ce qui est de l'information, c'est ce qui se vend.

Même invraisemblable, la rumeur est toujours plus excitante que la réalité surtout en période électorale.

Le goût pour le règlement ***an-tenatena làlana*** (qui change en cours de route). On a vu un quotidien annoncer qu'il y aurait sûrement plus de deux candidats au second tour, vu le score serré et le nombre élevé de candidats ; un autre assurer que le scrutin allait être reporté ; un troisième qu'on allait de source sûre vers une nouvelle transition. Les exemples abondent. Avec leur version alarmiste : en 2013 la veille du scrutin un quotidien faisant sa « une » sur un coup d'État potentiel à Mahazoarivo (résidence du Premier ministre) ; en 2018, un autre annonçant sur toute la une « *Vers la plus grande crise jamais connue par le pays* ». Le bon goût n'est pas toujours de la partie : tel hebdomadaire pourtant réputé propose une «une » avec un montage où une marée de rats attaque le palais présidentiel, sous le titre assez affligeant « *Peste présidentielle – Rat-de-marée attendu* ». Souvent, le pire est toujours sûr. L'optimisme rarement de rigueur…/...

22 Juin 1894. Mivoaka Isan-Joma Taona 7. Nº 840

NY MALAGASY

Ao amy Ny Trano Fanaovana Printy ao Antananarivo no anaterana

NY TARATASY FILAZANA ZAVABAOVAO

Tananarive (Madagascar)

VARIDIMIVENTY NO VIDINY

ANNONCES

La Ligne, 4me Page. . . . . F. 0 40
Réclames, 3me Page, la Ligne. . 0 60
Faits Divers, la Ligne. 1 25

La réplique du résident français Le Myre de Vilers, 22 juin 1894

Ailleurs, on ignorerait l'invraisemblance, ou on la combattrait. Ici on la relaie, on l'amplifie.

Des lecteurs avides d'informations. Photo : Jean-Pierre Fecelle

Que dire alors, de la pratique récurrente et incontournable du si bien nommé ***felaka*** (nom malgache pour le bakchich, le coupage ou le gombo, qui se traduit littéralement par ***la gifle***…) ? Qu'elle est incontournable vu la faiblesse des rémunérations, comme dit l'Ordre des journalistes ? Que dire encore de l'émiettement de la représentation et de l'organisation des journalistes, de l'éparpillement des efforts de formation, de coopération, de la disparition récurrente d'initiatives professionnelles éphémères pour promouvoir la qualité ? L'ensemble de ces lacunes est bien mesuré régulièrement par le Baromètre des médias de la Fondation Friedriech Ebert*****, qui met en exergue la faiblesse des niveaux de salaire (souvent moins de 200.000 ariary ou de 50 euros) et de protection sociale des journalistes. Ou la récurrence des dérapages professionnels. Fermons le ban. Oubliez tout ce que vous venez de lire. Et positivons. Car le journalisme malgache, qu'on se le dise, a ses atouts.

Les voies nouvelles pour les médias malgaches

> *Fermons le ban. Oubliez tout ce que vous venez de lire. Et positivons. Car le journalisme malgache, qu'on se le dise, a ses atouts.*

Il n'est de situation catastrophique qui ne puisse s'améliorer quand les acteurs s'en saisissent. Et Madagascar dispose de chances réelles pour modifier le paysage médiatique.

En premier lieu la liberté. On a parfois tendance à l'oublier, mais c'est une condition nécessaire et absolue de la qualité de l'information. Peu ou prou, hors la période coloniale ou le premier mandat « socialiste » de Didier Ratsiraka, la liberté de la presse a régné dans le pays, et la censure, à présent, a rendu les armes, on peut penser définitivement. La pression des réseaux sociaux (c'est là parmi bien des turpitudes leur vertu cardinale), le maillage des radios communautaires, le courage et l'engagement des informateurs, empêchent pour l'essentiel de taire ce qui se passe. La variété des étals de presse comme la richesse de la bande FM, impressionnent souvent, à juste titre, les visiteurs ou journalistes étrangers. C'est un signe avéré de vitalité.

En second lieu les marges de manoeuvre encore immenses : la professionnalisation de la fabrication des médias, de leur diffusion sur tout le territoire, l'exploitation rationalisée de leur potentiel publicitaire, ouvrent des perspectives pour une réelle avancée vers l'équilibre économique, seul garant à terme de l'indépendance. Et puis encore : à condition qu'ils visent d'abord à faire leur métier de média, et non à être les rampes de lancement d'ambitions politiques ou économiques, la constitution de groupes multimédias plus solides, assurant la complémentarité éditoriale et économique de l'écrit, de l'audiovisuel et du numérique.

Autre atout : la valeur des hommes et des femmes qui sont dans, ou peuvent rejoindre les médias. C'est aux meilleurs qu'il faut donner le manche : il y en a. J'en connais. Ils peuvent être soutenus par une population (re)devenant plus exigeante et usant de plus de discernement, au rythme que reprendront les progrès de l'éducation générale, du niveau de vie, qui ne peuvent que se manifester à présent. Professionnels du journalisme soutenus par une formation professionnelle renforcée, animée à la fois par des universitaires en prise sur la réalité, et les professionnels malgaches eux-mêmes, comme le préfigurent les contours d'un centre de perfectionnement des journalistes malgaches esquissés avec l'appui de l'ONG Actions Médias Francophones, engagée dans le pays depuis près de six années (www.actionsmediasfrancophones.fr).

Teny Soa Hanalan'Andro.

En-tête du premier journal malgache daté de janvier 1866

C'est la prise de conscience collective qui peut, qui doit aussi, apporter les progrès décisifs. On en voit les prémisses. Un service public audiovisuel qui a (un peu) montré en fin de période électorale 2018, mieux encore qu'en 2013, ce qu'est une information pluraliste, et qui doit se transformer de façon permanente en service du public, et non du pouvoir. Une organisation patronale des médias active, novatrice, reformée récemment sous la houlette du regretté Rahaga-Ramaholimiaso, après une grande division liée à la crise politique de 2009. Une tentative de syndicalisme journalistique ouvert, autonome, rassembleur, constructif et non partisan ou instrumentalisé, après de multiples essais non transformés.

C'est bien ce qu'il faudra pour négocier une convention collective employeurs-employés des médias à présent indispensable et qui confortera les deux parties signataires. C'est bien ce qu'il faudra pour réviser, dans le sens où il faisait consensus avant son vote à la hussarde, le Code de la presse équilibrant droits et devoirs dans le respect de la liberté. C'est bien ce qu'il faudra pour mettre en place les instances de régulation, d'autorégulation, qui permettront un contrôle non liberticide de la profession et un renforcement de sa crédibilité. **C'est bien ce qu'il faudra pour créer enfin à Madagascar une agence de presse indépendante parce que collective, respectant les standards internationaux de vérification de l'information, ramifiée sur toute l'île** voire tout l'Océan indien, afin d'apporter la certitude et l'authentification face aux rumeurs galopantes.

La feuille de route est connue. Les textes de référence abondent, excellents au demeurant. D'innombrables réflexions sur les solutions ont été menées par des institutions, organismes, associations, groupements, fondations, ONGs, observatoires, concertations, collectifs, on en passe. Il serait temps de passer aux actes. ***Asa fa tsy kabary*** disait la Première République (sans toujours le faire).

R. M.

Ny Gazety Malagasy.

No. 1.] ANTANANARIVO, 23 JONA, 1883. [Ilavoamena.

NY GAZETY MALAGASY.

Ataon' ny Mpanao Raharaham-panjakana fa tsara raha ny olona rehetra eto Madagaskara no mahare ny toetoetry ny Raharaham-panjakana. Koa mba hahatanteraka izany, dia nampanao *Gazety* izy haely amy ny vahoaka rehetra.

Kasaina havoaka matetitetika hiany ny *Gazety*, ary ny tsy mbola ilazana ny fetr' andro hivoahany amin' izao dia mbola mandinidinika izay ho toe-draharaha ny Editora, fa amy ny aoriana dia holazaina hiany.

Ary ny fitoerana hamoahana ny *Gazety* dia ao amy ny Trano Fivarotam-boky ao Avara-drova sy ao amy ny Antily isam-pokon-tany.

NY NIANDOHAN' NY FIRAHARAHANA TAMY NY FRANTSAY.

Tamy ny taona 1862 no niandohan' ny fanekena natao taminy Frantsa sy Madagaskara, raha Radama II. no Mpanjaka; ary tamin' izany fanekena izany dia voalaza mazava fa Radama II. no Mpanjaka ny Madagaskara. Ary tamin' io taona 1862 io dia nanaiky hanome tany ny Kompany Frantsay ny Mpanjaka ary ny anaran' io Kompany io dia natao hoe "Kompaniny Lambert." Ary ny tany izay voafidin' izany Kompany izany tamin' izay dia ny tany ao anelanelan' ny 12 sy 16 latitoda atsimo (izany hoe: Baly no farany andrefana, Maroantsetra no farany atsinanana, ary Antomboka no farany avaratra).

Ary nony tamy ny taona 1865, noho ny tsy fitiavan-dRasoherimanjaka hiombon-tany amin' olona, dia nekeny handoa vola *a.*240,000 ho solon' reo tany ireo ho any ny Kompany Frantsay. Dia apaka tamin' izany fandoavam-bola izany ny tsy hanan' ny Frantsay tany eto Madagaskara intsony.

Ary tamy ny nanaovana ny fanekena vaovao ndray, tamy ny taona 1868, dia vao mainka nohamarinin' fa Madagaskara manontolo dia any ny Mpanjaka ny Madagaskara irery hiany. Ny mahamarina izany koa dia ny fitoviany amy ny anekena natao tamy ny Englisy sy ny Amerikana.

Ary tato aoriandriana indray dia hita fa tsara hiany ny fihavanan' ny Governmentan' ny Madagaskara sy Frantsa.

Ary nony tamy ny taona 1879 dia tonga tao Toamasina M. Cassas, Konsely sy Commissaire, iraky ny Governmentan' ny Repoblika Frantsay, ka dia noraisina tsara araka ny voninahiny rehetra izy. Ary nony hiakatra aty Antananarivo izy dia nampiarahina manamboninahitra sy miaramila hitandrina sy hikarakara izay rehetra tokony hatao aminy teny an-dalana. Ary nony tonga teto Antananarivo izy dia noraisina tamy ny fanajana lehibe koa nono ny fihavanana.

Ary ny raharaha nataony dia ny amy ny tokotany ao Ambodin' Andohalo sy Ambohitsorohitra, satria nataony fa any M. Laborde ireo tokotany ireo, ka azony M. Campan holovana. (Io M. Campan manaraka io tany ataony ho lovany io hiany no mpanorany sy mpandika teniny.)

Koa raha vao niteny voalohany ny amin' izany raharaha izany izy dia nisy fandavana an-dRANAVALOMANJAKA tsy ho Mpanjaka ny Madagaskara ny hevitry ny teniny.

Ary ny fanamarinana nataony ho ananany M. Campan ireo tokotany ireo ho lovany dia nataony fa any M. Laborde maintimolaly, vita sonia tamindRadama II., ary koa ny fahazoany M. Laborde sy ny mpandova azy hanao izay tiany amin' ireo tokotany ireo.

Koa dia novalian' ny Lehiben' ny Mpanao Raharaha amy ny Vahiny izany, fa ny fahazoany hanao izay tiany amy ny tokotany tsy ampy ho ananany azy, satria ny Vazaha izay nanao soa tamy ny fanjakana dia samy nahazo nanao izay sitra-pony tamy ny tokotany izay nametrahana azy. Maro izy no Vazaha toy izany (ny sasany Englisy ary ny sasany Frantsay), nefa izy rehetra izany, izay lasa nody any an-dafy, na izay maty teto, dia tsy nisy nanao izany tokotany izany ho azy, na ny tenany, na ny mpandova azy, na ny Governmenta nihaviany. Ary M. Laborde koa aza, raha noraisina tamy ny andron-dRanavalona I., dia tsy nilaza izany tokotany izany ho azy.

Le journal de combat du Premier Ministre, édition du 23 juin 1886

Le proverbe est vietnamien, mais pourrait, devrait, être malgache : « *Il n'y a pas de situation désespérée, il n'y a que des hommes qui désespèrent des situations* ». ■

---

*Puisqu'il faut bien s'excuser de prendre la parole, alors qu'on n'est pas l'orateur le plus pertinent, disons que j'écris de loin (deux années 66-67 passées comme rédacteur au ***Courrier***), et de près (ces dix dernières années, à Madagascar, multiples formations au journalisme, pour l'OIF ou l'ONG Africamedias au service des médias malgaches, sinon la Banque mondiale), avec un accent particulier sur la couverture des campagnes électorales.

Biographie Diplômé de journalisme, l'auteur de l'ouvrage "***Comprendre les Malgaches*** – *Guide de voyage interculturel*" a fait ses débuts à Europe 1 avant de travailler dans des rédactions régionales en France, puis à RFI en tant que médiateur. Loïc Hervouet a été journaliste au Courrier de Madagascar de 1966 à 1968. Enfin, après avoir dirigé l'École Supérieure de Journalisme de Lille de 1999 à 2005, il collabore à la Revue L'Année francophone internationale, dont il a été rédacteur en chef, dirige la collection « Comprendre les peuples » (Riveneuve Éditions) et s'occupe de formation, avec Africamédias, ONG qui intervient à Madagascar.

**_L'Année francophone internationale_, N°25, novembre 2016, disponible sur agorafrancophone.org

***J'avais en 1968 refusé de prendre la responsabilité de l'école de journalisme de Tananarive, argumentant qu'il était bien des Malgaches capables d'assumer cette responsabilité ; je n'ose écrire sur le journalisme malgache que « *parce qu'on me l'a demandé* », parce que je le fréquente depuis un demi-siècle, et humblement je propose à chacun « *Triez dans ce que je vous dis. Si c'est amer, vous le recrachez, si c'est doux vous l'avalez…* »
Sous-entendu : mais ne me rejetez pas… Et si je signe cet article, comme je l'ai dit à des générations d'étudiants, ce n'est pas par gloriole mais pour dire « *ce n'est que moi …* »

****Lucile Rabearimanana a publié à la Librairie Mixte d'Antananarivo, en 1980, un ouvrage *La presse d'opinion à Madagascar*, de 1947 à 1956, qui fourmille d'exemples sur le ton et les insultes dans la presse de l'époque

*****Remarquable étude, argumentée, elle, parue en octobre 2018, sur les comportements politiques pervers à Madagascar, par Lova Rabary-Rakotondravony (Fondation Friedrich Ebert).

D'abord chef aux côtés de Philippe Gourio à Tana Plazza pendant quinze ans, Hary Liva Rakotondravelo est en poste à La Varangue depuis 2012. Le chef laisse éclater sa créativité et s'inspire des produits locaux tout en puisant dans les influences d'ailleurs.

À table avec La Varangue

Les lendemains du Nouvel An fondent un souvenir tout frais pour le chef Hary Liva Rakotondravelo orchestrant en cuisine à La Varangue lorsqu'il voudra nous accorder un peu de son temps ; c'est avec un sens de la retenue et une passion authentique que le chef se met à table. Sa vocation, son parcours, et ses plaisirs : Hary Liva Rakotondravelo nous livre ses secrets avec délectation pour le grand bonheur de Trait d'Union. Ceux d'une cuisine élevée au grand art, mariant les produits locaux et les exigences d'une gastronomie inspirée des plus grands. ***Entretien.***

Quelle est votre plus grande satisfaction en occupant le poste de chef à La Varangue ?

Je suis à l'aise, on a tout pour travailler, on peut faire découvrir tous les produits que l'on a Madagascar et ceux qui viennent d'ailleurs. En outre, ma brigade est composée de huit cuisiniers, ils sont deux à chaque poste, deux au froid, deux au chaud, deux à la patisserie et nous avons deux plongeurs.

Quels produits cuisinez-vous ?

Je travaille tous les produits : la volaille, les fruits de mer, les filets de zébu, le magret de canard, le foie gras, mais aussi le poisson frais que nous commandons auprès de Sopromer et qui nous fournit ce dont on a besoin. A la livraison, les poissons sont taillés, mis dans des bacs filmés et réservés au frais.

Pouvez-vous nous parler de votre parcours ?

J'ai commencé la cuisine à l'âge de 20 ans au poste d'apprenti, puis commis de cuisine avant d'être second en chef. C'est petit à petit que j'ai gravi les échelons avant d'arriver au poste de Chef Cuisinier.

J'ai fait une formation et j'ai beaucoup appris avec le Chef Philippe Gourio. J'ai travaillé en tant que Chef cuisinier à ses côtés à Tana Plazza pendant quinze ans.

J'ai rejoins La Varangue en 2012, c'était un défi pour moi de venir ici.

A La Varangue je ne cuisine pas de la même façon. Ici, je m'épanouis et je laisse parler ma créativité. Ici, tout me permet de créer : les produits, le matériel mis à disposition. Ici tout m'inspire, ça me donne beaucoup de liberté dans ma créativité.

En 2016, j'ai été intronisé disciple d'Auguste Escoffier.

Allez-vous parfois à l'extérieur ?

J'ai suivi des formations. L'an dernier, j'étais au salon de la gastronomie à côté de Lyon au SIRHA, le Salon International de la Restauration et de l'Hôtellerie. Ca a été une chance pour moi de partager des expériences. J'y ai rencontré Fabrice, un Chef toque blanche qui travaille à Lyon. Il m'a permis de visiter l'établissement de Paul Bocuse. Il y a beaucoup de créativité dans cette cuisine renommée mondialement, c'était magique. La visite était un peu courte, mais j'ai pu en profiter quand même. J'ai pu voir comment les autres cuisiniers dressent leurs plats.

> *« J'ai commencé la cuisine à l'âge de 20 ans au poste d'apprenti, puis commis de cuisine avant d'être second en chef. C'est petit à petit que j'ai gravi les échelons avant d'arriver au poste de Chef Cuisinier. »*

J'ai également été du côté de Nantes au Manoir de la Boulaie pour une formation découverte. Le patron Laurent Saudeau a construit une école hôtelière attenante au restaurant. . Il travaille beaucoup avec des épices, j'y ai découvert le curcuma et surtout les huiles parfumées. Mon passage chez lui a aiguisé mon imagination.

Quels sont les produits que vous mettez en valeur ?

Dans ma cuisine, je mets en valeur les produits locaux, la patate douce, le poivre malgache, le voatsiperifery, les brèdes mafana, le foie gras - on est les meilleurs ! …/...

– mais aussi la vanille. La vanille est réputée dans le monde entier. On achète comme on peut. Le magret de canard est une viande qui est riche en goût et en chair et c'est un produit facile à travailler ; d'ailleurs, à Madagascar, on s'adapte à tous les produits que l'on peut trouver ; par exemple, on peut préparer le canard avec du poivre, du vin, des fruits, du foie gras, des vins français.

Quelles sont vos spécialités ?

Nous avons du magret de canard laqué aux airelles. J'ai aussi préparé du foie gras en deux cuissons servi avec de une crème brulée au poivre de Madagascar. Toujours avec le même produit, nous avons au menu du torchon de foie gras au vin rouge et un chutney de fruits préparé avec de la papaye, de la mangue et de l'ananas que l'on fait cuire.

« Dans ma cuisine, je mets en valeur les produits locaux, la patate douce, le poivre malgache, le voatsiperifery, les brèdes mafana, le foie gras – on est les meilleurs ! – mais aussi la vanille. La vanille est réputée dans le monde entier. »

Qu'avez-vous préparé pour les fêtes ?

À Noël, nous avons proposé du Thon Carangue en croûte d'olive et petits légumes en cocotte aux herbes et une Marmite de chapon au cidre avec comme garniture une papillote de riz au parfum d'herbes fraîches. Le client avait le choix entre ces deux plats.

À la Saint-sylvestre, il y avait le choix entre le Marmiton des fruits de l'océan au pistil de safran et patates douces façon duchesse ou la dinde sur son 31 Malagasy, riz, rougail, achards.

Comment élaborez-vous vos cartes ?

On a un système de suggestions du jour ; c'est par ce biais que l'on fait déguster les nouveaux produits avant de les mettre à la carte. On travaille avec des fiches techniques. Nous sommes attentifs aux remarques des clients avant de décider de mettre les suggestions à la carte.

Quelles relations entretenez-vous avec les clients ?

J'essaie de voir les clients, cela m'arrive d'aller en salle pour rencontrer et parler avec les clients qui viennent découvrir les suggestions ou la carte.

Comment définissez-vous votre cuisine ?

Ma propre cuisine... Je mets en valeur des plats classiques, je les refais à ma façon, et ensuite, je fais en sorte de suivre les normes internationales de l'art culinaire et je réalise beaucoup de recherches au gré de mes inspirations que je cultive dans la décoration.

Avez-vous le souci de la transmission ?

C'est important de former les gens. À Madagascar il y a un manque d'école hôtelière, quand on est chef cuisinier, on est prêt à partager pour que d'autres deviennent chef à leur tour un jour.

Comment est née votre vocation ?

Je suis né le 19 avril 1970 à Tsaramasay. Je ne me destinais pas à la cuisine. Mon père était expert-comptable, il m'a conseillé de suivre ses traces lorsqu'un jour, j'ai rencontré un de ses amis qui travaillait dans un hôtel, l'un de ses clients. J'ai immédiatement été impressionné, un homme qui fait la cuisine, mais pas une femme ! [rires] Je me suis intéressé à son travail, j'ai eu envie d'apprendre. J'ai intégré sa brigade et j'ai eu la chance d'avoir un patron qui un an après m'a trouvé un poste d'apprentissage ; j'ai alors commencé une formation par modules.

Qu'est-ce qui réjouit le chef que vous êtes dans votre quotidien ?

Si je fais un menu ou j'organise un évènement, la Saint-Valentin par exemple, c'est d'entendre quelqu'un, un ami ou un client qui vient d'ailleurs exprimer sa satisfaction. J'ai eu la chance d'organiser une carte dégustation à quatre mains (2 chefs cuisiniers en même temps aux commandes) , j'ai beaucoup eu de plaisir à créer cette carte. Elle a participé à aiguiser ma créativité. Elle a participé à aiguiser ma créativité. L'inspiration me vient à tout moment, tenez, comme je suis sportif, je joue au foot, mais je peux aussi trouver une nouvelle inspiration sur le trajet, quand je rentre, à moto, bref, il n'y a pas de moment précis, elle vient à n'importe quel détour. ■

« Je ne me destinais pas à la cuisine. Mon père était expert-comptable, il m'a conseillé de suivre ses traces lorsqu'un jour, j'ai rencontré un de ses amis qui travaillait dans un hôtel, l'un de ses clients. J'ai immédiatement été impressionné ».

Propos recueillis par Hanitra Rabefitseheno

Photos de gauche à droite : caille rôtie ; magret de canard ; soupe aux courgettes

Photos : La Varangue

Photo du haut : terrine de foie gras, chutney de papaye, mangue, ananas

Photo du bas : dessert explosion

Photo ci-contre : cour intérieure de *La Varangue*

La Varangue, abrité par la majesté des arbres alentour, jouit d'un emplacement emblématique situé à Ambohitsirohitra, donnant directement sur la rue Printsy Ratsimamanga, adossée au Palais présidentiel.

Tout en étant préservé du tumulte de la vie bouillonnante de la capitale, l'un des hôtels-restaurants les plus prisés du quartier névralgique d'Antananarivo devait être initialement un Bed and Breakfast.

Fondé en pleine crise, en janvier 2002, l'établissement s'adapte alors ; subissant les effets du couvre-feu, les fondateurs proposent aux clients de se restaurer. Avec une équipe aux petits soins, une régularité dans sa cuisine et des chambres équipées aux normes internationales, l'établissement cultive le sens de l'exigence.

La décoration et les voitures de collection de La Varangue témoignent d'une période révolue tout en donnant une seconde vie aux objets qui figent le temps lors d'un repas au cours duquel, confinés dans un oasis insoupçonnable au coeur de la ville, les clients peuvent choisir parmi les plats concoctés par l'un des grands chefs de Tana un plat de la mer ou un plat de la terre. ■

Avec Caylah, le slam prend les couleurs du Sud.

Si pour certains le slam se résume à la seule image de Grand Corps Malade, voici un focus sur cette discipline artistique qui allie écriture, oralité et expression scénique.

Le slam est une poésie déclamée sur fond musical, ou non. Art d'expression orale populaire, il se pratique généralement dans des lieux publics, sous forme de scènes ouvertes et de tournois. Les slameurs – ou poètes – déclament, lisent, scandent, chantent, jouent des textes de leur cru sur des thèmes libres ou imposés. Nul besoin de grande scène, ni de décor ou de costume, c'est le verbe qui est à l'honneur et le talent de celui qui déclame qui donnent toute l'intensité au spectacle.

Le slam est né dans les années 80, dans un club de jazz appelé le Green Mill Tavern situé dans un quartier défavorisé de Chicago où Marc Kelly Smith, alors simple entrepreneur en bâtiment mais amateur de poésie, eut l'idée, après avoir participé à un atelier de déclamation de textes poétiques pas assez énergiques à son goût, d'y organiser un tournoi de poésie dominical et d'y faire participer le public avec des juges choisis au hasard attribuant des notes et terminant les soirées en acclamant le vainqueur. Cette compétition hebdomadaire pris le nom de Uptown Poetry Slam. L'idée suscita un engouement populaire et se propagea d'abord à New York, puis dans le monde entier.

Aujourd'hui ce mouvement artistique se voit porteur de valeurs telles que l'ouverture d'esprit, le partage, la liberté d'expression et le dépassement des barrières sociales. Dans le slam, tous les sujets peuvent être abordés, dans n'importe quel style, à condition d'utiliser ses propres textes. Sur de nombreuses scènes publiques, les slameurs abordent les problèmes liés au quotidien des banlieues. Le slam est alors identifié comme un mouvement social contestataire permettant aux jeunes se sentant délaissés d'exprimer leur mal-être. Ailleurs en revanche, les thèmes abordés sont au contraire très souvent universels, avec en premier lieu, évidemment, l'amour. Poésie oblige.

Dans l'Océan Indien, les slams se font autant en français que dans la langue natale du slameur. Des tournois nationaux, scolaires et internationaux s'y déroulent chaque année sous la houlette de slammasters et d'associations, avec le concours de ministères, centres culturels, de l'Alliance française, de médiathèques, restaurants et bars.

À Madagascar, cet art oratoire est en pleine expansion et ce n'est pas l'association Madagaslam ni l'IFM (Institut français de Madagascar) qui diront le contraire avec le festival « Slam national » qui réunit les slameurs de la Grande Île, par équipe ou en individuel. Mais les slameurs malgaches ont également trouvé leur place dans les compétitions internationales en figurant dans le haut du classement lors des Championnats du monde de slam.

C'est donc à la mi-novembre, dans le hall d'une auberge de jeunesse du Nord parisien que nous avons pu rencontrer Caylah, de retour de Rennes, dernière étape de sa tournée européenne débutée le 28 octobre 2018. Nous découvrions alors une jeune femme d'allure presque enfantine, accompagnée de son musicien percussionniste Tonny.

Vero Raliterason

Caylah, l'âme gasy du slam

Caylah, de son vrai nom Landy Cathia Razanandranto, met à l'honneur le slam, un art encore assez méconnu qui lui permet aujourd'hui de dire tout haut ses vérités, le quotidien, les difficultés mais aussi les tabous des Malgaches et bien d'autres thèmes qui lui tiennent à cœur, jusqu'à en faire un moyen de se libérer des maux par les mots auprès de toutes jeunes mères avec Aina Enfance et Avenir et des ateliers qu'elle anime auprès de publics variés comme les mineurs de la prison d'Antanimora, à deux pas de l'Université d'Antananarivo. 24 ans à peine, et déjà la jeune femme multiplie les performances dont la cérémonie d'ouverture du XVIe sommet de la Francophonie à Antananarivo en 2016.

La rencontre entre deux talents : de gauche à droite, Caylah, Tonny, Ari Nao
Photo : Ari Nao

Merci de nous accorder cette interview alors que la fatigue se fait ressentir après un mois de tournée. Pouvez-vous d'abord nous expliquer d'où vient votre nom de scène ?

Caylah vient de mon prénom complet, Landy Cathia que j'ai mélangé et mixé en hommage à mon poète et écrivain préféré Samuel Ratany, appelé aussi Tanicus qui est l'anagramme de son prénom. Aujourd'hui, même mes parents m'appellent Caylah, plus personne ne m'appelle par mon vrai prénom.

Parlez-nous de cette tournée qui vient de se terminer ?

Pour commencer, cette tournée a pu être réalisée par l'intermédiaire d'un crowdfounding sur Kiss kiss bank bank en août-septembre. Je remercie d'ailleurs les généreux donateurs de partout dans le monde (Québec, France, Sénégal, Luxembourg, Belgique, Ile de La Réunion…) qui ont permis la réalisation de ce projet. C'était une tournée de dix dates qui a commencé le 28 octobre au Brass'art à Molenbeek en Belgique et s'est terminée au Cadran à Rennes le 16 novembre, en passant également par la Suisse aux Citrons masqués. C'était dans l'ensemble une expérience magnifique, avec des hauts et des bas, car il faut savoir que je n'ai que 24 ans et que je gère seule ma carrière ; je fais office de manager, de producteur et de tourneur pour le groupe. Nous avons pu honorer toutes les dates et le public a été ravi et content de nos prestations ; on a même eu droit un standing ovation à la fin de notre concert à La Zone lors de notre passage à Liège, et c'est ce que je retiens car l'aventure ne fait que commencer !

Vous êtes de Tanà, est-ce là-bas que vous avez connu le slam ?

Oui en effet, j'ai grandi à Tanà et c'est grâce au slam entre autres que je voyage aujourd'hui dans le pays et dans le monde aussi. J'écris depuis l'âge de six ans des poèmes, des chansons. Je refaisais le monde à ma façon dans mes cahiers de brouillon. J'ai toujours été une enfant atypique, j'étais exposée à des moqueries à l'école ; c'était donc aussi pour moi un moyen de m'évader de ce monde où j'avais l'impression de ne pas être à ma place.

Arrivée au Lycée je me suis plus familiarisée avec la poésie grâce au cours de malgache où on apprenait la littérature et la poésie, ce qui a fait que je me suis identifiée plus tard à des poètes et des écrivains comme Samuel Ratany et Jean-Joseph Rabearivelo.

Une phrase m'a profondément marquée depuis dans laquelle on dit « il n'y avait encore rien, ce n'est pas lui qui a choisi la poésie, mais c'est la poésie qui l'a choisi. Il était encore dans les pensées de son père et dans le ventre de sa mère que la poésie l'a choisi » je me suis donc dit que ma vie était de même, car pour moi, la vie est une poésie et je pense que nous sommes tous nés des mots ! J'ai découvert le slam en 2010 par l'intermédiaire d'un spectacle intitulé « téléréalité » à l'IFM (ex-CCAC) écrit et interprété par des slameurs de l'association Madagaslam Slamada qui m'ont proposé par la suite d'assister à des scènes ouvertes tous les premiers samedis du mois à la terrasse de la médiathèque de l'Institut Français. J'ai donc suivi le mouvement en tant que simple public d'abord jusqu'au jour où j'ai fait ma première scène. C'était un an après en déclamant un texte sur le harcèlement de rue. Moi-même étant une enfant précoce avec des règles et une poitrine à dix ans, j'en ai subi quelques traumatismes que je voulais partager pour me soigner ce qui a beaucoup plu au public et c'est là que tout a commencé.

Que représente le slam aujourd'hui à Madagascar ?

Aujourd'hui le slam est devenu un moyen de faire passer un message et de se faire entendre. De plus en plus de jeunes s'y intéressent et pas uniquement dans la capitale mais dans toute l'île. Le mouvement slam est très présent à Madagascar grâce à l'association Madagaslam slamada qui fédère tous les slameurs de Mada du Nord au Sud, d'Est en Ouest en passant par les Hauts plateaux et par l'intermédiaire du Slam national qui est le plus grand festival de slam de Mada se déroulant à la fin de l'année à Tanà réunissant les champions des 6 Provinces et des petites villes en individuel et en équipe pour disputer le championnat national et ainsi pouvoir représenter Madagascar à la Coupe du Monde de Slam Poésie ici en France. J'ai participé au concours 3 années de suite et je suis arrivée 3 fois finalistes. En 2014 j'ai été championne des champions au tournois NFL Slam Ballon durant le slam national et championne par équipe au slam national 2014 au côté de Benson et Poun. Après ça j'ai décidé d'arrêter les concours pour que le mouvement puisse se pérenniser et laisser la place aux autres et puis je voulais m'essayer au spoken word : du slam sur fond musical.

Comment est perçu le fait d'être une femme dans le monde du slam à Madagascar ?

Cela suscite l'intérêt, positivement ou négativement mais ça ne laisse pas indifférent car la place de la femme à Madagascar fait qu'elle ne devrait pas parler, pas s'exprimer et encore moins s'exposer. Pour ma famille ce fut compliqué au début par rapport à certaines choses que je dénonce. La crainte des risques, que ça peut représenter pour moi, mais je me suis …/...

Dit qu'il n'était plus temps de se taire, mais au contraire-temps de donner une voix à ceux qui n'en ont pas et de taper du poing sur la table pour dire les choses qui ne vont pas. Je me dis que je peux être une pionnière qui peut inciter d'autres femmes à s'exprimer.

L'homme a toujours eu une facilité à s'exprimer par rapport à la femme qui a été éduquée « pour être timide, réservée et pudique ! » C'est ce qui fait qu'il y a moins de femmes ; mais ouvrir la marche permet aux autres femmes de se dire « pourquoi pas !».

Est-ce qu'être une slameuse signifie forcément faire un slam engagé ?

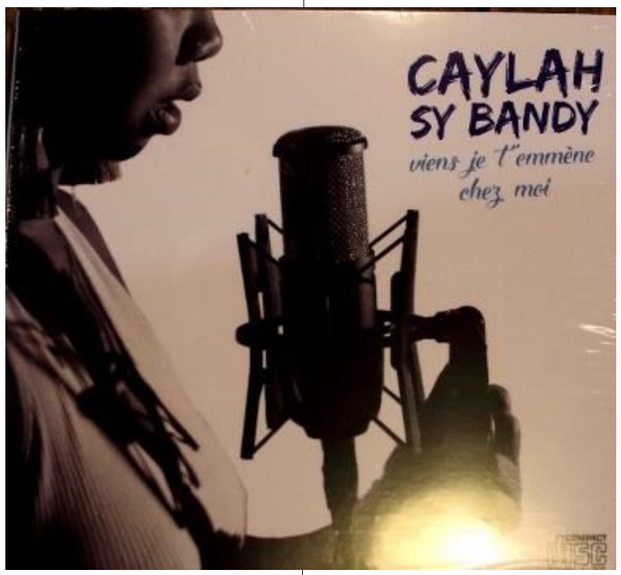
Ma vie ayant été tout un combat, toute une péripétie, je ne pouvais pas faire du slam tout lisse disant que le monde va bien. Contrairement à ce qu'on peut le croire depuis le buzz du clip Madagascar en 2016 mon engagement n'est pas du tout politique, c'est un engagement social en rapport avec mon vécu et mon quotidien car je me suis dit : « si je ne le fais pas, qui le fera ? » car un artiste à le pouvoir et le devoir d'éduquer la société à travers son art.

Je suis une femme, je suis jeune et je suis engagée c'est un choix que j'ai fait et que j'assume pleinement car je veux laisser des traces, marquer les esprits et surtout changer les mentalités pour un avenir meilleur pour Madagascar et surtout pour la génération future.

Quels sont vos sujets de prédilection ?

J'interviens auprès de plusieurs associations à Madagascar notamment celles qui s'occupent de mères précoces, de gamins des rues et de jeunes victimes de viols et de violence et des associations qui s'occupent de jeunes incarcérés. Donc mes sujets de prédilections découlent de tout ça, de ce que je vis et vois, le regard de la société par rapport au fait d'être une mère précoce, le regard de la société envers les gamins qui dorment dans la rue et qui sont rejetés alors qu'ils sont déjà orphelins et donc doublement rejetés. Je ne dirai pas que je suis anti-système, mais je dénonce le système qui fait passer Madagascar du « fihavanana » au « chacun pour soi » donc je dirais que mon thème de prédilection serait « Qu'est-ce qu'on peut faire aujourd'hui en tant que femme ou homme pour la génération future et dénoncer la maltraitance envers les enfants et les femmes et surtout privilégier l'éducation en envoyant les jeunes à l'école ». Dans mes textes, je souhaite casser les tabous car c'est bien d'éduquer les enfants mais il faut aussi éduquer les parents car ce sont parfois eux qui poussent leurs progénitures à faire tout et n'importe quoi, comme la prostitution des mineures ou le vol.

Caylah en concert au *59 Rivoli.* Photo : Haingo Madazikart



toy ny nofy ny fiainako ».

Sachant que la toile a été un moyen de vous faire connaître à travers le monde, quelle est la typologie de votre public aujourd'hui ? Quel lien avez-vous avec ce public ?

Généralement mon public est plutôt non malgache dans le sens où le slam est très répandu dans le Monde. Il n'y a pas trop de distinction entre slam et rap et parce que je déclame mes textes sur fond musical il y a ceux qui disent que je suis une chanteuse. Je peux donc nager dans toutes les eaux à l'étranger. Mais à Madagascar, les gens ne comprennent pas encore très bien ce qu'est le slam. C'est un travail que je m'efforce de faire à travers les médias pour faire comprendre que le slam est quelque chose qui existe à Madagascar depuis toujours car nous sommes un pays dans lequel la tradition orale a toujours eu sa place à travers le ANTSA, le KABARY, le SÔVA, le BEKO , le JIJY,… c'est la même chose. A Madagascar il y a un public slam qui me suit, mais aussi un public musical, car dans le monde artistique tout le monde se connait ou presque alors on se soutient mutuellement mais mon public reste surtout un public conscient, un public à l'écoute car ce qui est important dans ce que je fais c'est avant tout les textes et les messages qu'ils renferment.

Ici pendant ma tournée, j'ai eu plutôt un public composé à 80% par des étrangers et à 20% de Malgaches car j'ai remarqué qu'ici si l'objectif n'était pas de bouger et de danser, ils ne viennent pas, car ils ne savent pas vraiment à quoi ressemblent mes concerts. Or, Tonny est témoin, en tant que percussionniste, il a vu que nous avons réussi à faire danser et chanter le public durant nos concerts tout en restant slam.

Quel espoir pour la jeunesse malgache dans les années à venir ?

Ça se résumerait à un petit bout de texte qui dit « J'ai le rêve que les rêves ne soient plus des rêves. Que de la réalité aux rêves on ne rêve plus nos rêves, mais qu'on vive nos rêves. « Zaho manana nofinofy, ny nofy ho tonga nofo, ho fy ny nofy ho fihiniko, dia ho

Quels sont vos projets ? Parlez-nous de cet album « Viens je t'emmène chez moi » de Caylah sy bandy.

Pour l'instant il s'agit d'un EP à 6 titres qui a été réalisé à B'Mozik avec l'aide de Samoela que je remercie au passage et qui renferme les textes best sellers qui m'ont fait connaître comme « Madagascar » et « Malala adala ». Entre temps j'ai grandi, mûri au niveau des textes mais aussi musicalement et j'ai souhaité y imprégner les sonorités de Madagascar dans le travail que je fais avec les garçons, les « bandy ». Le titre Madagascar a été donc repris sur du valiha accompagné par une basse toujours dans cette quête d'ouverture et d'enracinement par rapport à la culture et Malala adala complètement revisité avec une touche de Violon par Ravo membre du groupe Quatuor Squad. Tout cet EP tourne autour de « viens je t'emmène chez moi », là où : la différence, les barrières de la langue, la haine, le racisme et la discrimination n'existent pas.

« Viens je t'emmène chez moi » c'est nous, c'est le monde, c'est l'HUMAIN. C'est être Libres Ensemble.

Avec quel artiste malagasy souhaiteriez-vous collaborer ?

J'ai déjà eu l'occasion de travailler avec pas mal d'artistes comme dernièrement avec Bekoto de Mahaleo dans une campagne de sensibilisation incitant la population malgache à aller voter. Durant la tournée j'ai aussi eu le soutien de Lalatiana qui a assisté à mon concert à la MJC de Sceaux

De gauche à droite, Caylah, Tonny, le percussioniste, l'équipe de Trait d'Union. Photo : Franck Rahobisoa

J'ai également déjà travaillé avec Bolo et Jess Flavy One pour l'UNICEF pour le Mois de l'enfance contre les violences infantiles intitulée « Zon'ny Ankizy ». J'ai aussi participé à Tanà in Love au Palais des Sports avec les grands noms de la musique malgache comme Bodo,Nanie, Luk&Mahery… J'ai déjà collaboré avec Tence Mena, Jaojoby, Rak Roots,… dans des chansons comme « Soatoavina Mampiray » sur le « Fihavanana ». Je reste ouverte à toutes les collaborations tant que les thèmes et sujets abordés sont en adéquation avec les messages que je veux véhiculer à travers mon oeuvre.

Parlez-nous de votre intervention pour le PNUD.

Aujourd'hui, il est vrai que l'on associe mon image au slam, à Madagascar et on fait appel à moi parce que je suis une femme engagée, que je suis bénévole et volontaire auprès des associations, mais on m'appelle aussi pour des conférences, des pitchs. Pour le PNUD le thème était : « Que sera la femme malgache en 2030 ». Pour moi la femme malgache sera une femme forte, libre et indépendante. La femme sera l'espoir de ce Pays.

Me concernant, mon destin n'était pas du tout tracé. Je ne pensais pas un jour pouvoir voyager, découvrir le monde. Je n'étais pas prédestinée à faire de grandes études mais j'ai du travailler dur pour être devenue celle que je suis aujourd'hui, car comme on le dit le talent n'est rien sans le travail.

Vous connaissez la RNS mais au-delà de ça, quel regard portez-vous sur la diaspora en France ?

À part la famille, les amis et ceux qui suivent mon travail je n'ai pas beaucoup de contacts avec la diaspora en France. Mon regard se limite aux photos et aux vidéos postés sur les réseaux sociaux lors des soirées malgaches organisées. J'ai essayé d'entrer en contact avec certains, mais je trouve que c'est encore un cercle fermé et que pour l'instant tant qu'on n'est pas un artiste tropical ou de variétés comme Big MJ, Rak Roots… qui font chanter et danser le public les gens ne se déplacent pas. Cela dit, je préfère avoir dans une salle cinquante personnes qui vont vraiment m'écouter et ressentir mes textes que dix mille qui n'écoutent pas, car le slam c'est avant tout : créer des émotions, émouvoir son public.

Quel est le plus beau compliment qu'on vous ait fait ?

Je ne dirais pas le plus beau compliment mais le plus beau moment que j'ai vécu c'est peut-être mon passage à Dakar au Sénégal il y a quelques mois où durant ma prestation le public scandait mon nom : « Caylah ! Caylah ! Caylah ! » à la Place du souvenir, dans le cadre de l'UPEC (l'Université populaire de l'engagement citoyen) alors que je passais entre Didier Awadi et Tiken Jah Fakoli qui était la tête d'affiche de l'évènement, deux grands noms de la musique africaine. Un grand honneur pour moi d'autant plus j'étais la seule artiste féminine sur scène.

Pour conclure, quel serait votre message à nos lecteurs du TU ?

N'attendons pas que le changement vienne des autres, le changement commence par soi-même. Si on ne le fait pas, qui le fera ? Essayons tous d'apporter notre petite pierre à l'édifice en se donnant la main, car avant tout, Madagascar c'est le *fihavanana*, l'entraide même entre des inconnus. C'est ce qui fait la beauté de notre île et notre particularité. L'union fait la force et la diversité nous renforce.

Propos recueillis par Vero Raliterason

Ari Nao,
un vazah'gasy

Pochette Vazah'gasy par Tiana Tins

Il est un de ceux qui entrent dans nos vies et nos foyers par le biais d'un joyeux refrain dont la bonne humeur est contagieuse. Né à Madagascar, Ari Nao a tout juste trois ans lorsqu'il arrive en France, dans les bagages de ses parents.

Son projet ? c'est un lien qui se tisse entre ses origines malgaches et sa culture familiale à travers des chansons qu'il publie sur la toile, des opus qui le rendent célèbre jusque dans les villages les plus reculés de l'île. C'est l'une de ses découvertes lors d'un retour au pays. Dépasser le réseau de la diaspora, faire connaître la chanson malgache auprès des Francophones : Ari Nao n'est plus un inconnu lorsque Trait d'Union le rencontre. « Isekely » et « Mimoza » de Mahaleo font partie de son répertoire. S'arrête t-il aux reprises ? L'artiste est ambitieux. Désormais connu pour son propre titre « Vazah'gasy », **Sa rencontre avec Payton, le plus malgache des Américains, auteur de sketches qui nous racontent sur le mode de la dérision la langue du « Vazaha miteny gasy » confirme son attachement à sa double culture.** C'est un représentant incontesté de la diaspora que rencontre Trait d'Union dans l'intimité de son home sweet home. Sa création, ses doutes, son parcours : Ari Nao se livre avec franchise et simplicité. **Interview.**

Ari, merci de nous accueillir. Faisons un peu connaissance.

Je chante et je me suis fait connaitre grâce aux reprises que je fais sur internet. Mais dans la vie je suis professeur de mathématiques et entrepreneur, car j'ai monté un projet dans lequel j'interviens dans les collèges d'Île-de-France pour permettre aux élèves d'apprendre les cours autrement, c'est-à-dire d'amener les élèves à mettre leurs cours en chanson. Ca s'appelle pour le moment « Les ateliers Créason », mais son nouveau nom sera bientôt effectif : Les ateliers Sifaka. Mais mon objectif principal est tout de même la musique. J'aimerais pouvoir vivre de ma musique et de mes activités annexes au fur et à mesure que mon métier de prof disparaît.

Comment vous définissez-vous en tant qu'artiste ?

Je ne me définis pas comme un artiste, car je trouve ça un peu pompeux. J'aime bien le terme de troubadour pour dédramatiser la chose et je voudrais réussir à apporter un regard différent sur des sujets très divers, notamment des sujets identitaires. Faire réfléchir les gens, apporter du bonheur mais plutôt dans la bonne humeur. J'ai beaucoup écrit sur l'amour jusque là mais je m'attaque maintenant à des sujets plus variés.

Concernant le côté identitaire justement, que vous apporte votre double identité culturelle ? Dans vos choix des chansons par exemple.

Ça m'apporte tout d'abord une grande richesse. J'ai mi s du temps à le comprendre et à accepter le fait de venir d'ailleurs. J'ai commencé par vouloir à tout prix m'adapter aux règles de ce pays. Et finalement depuis quelques temps, je vis une espèce de retour de flammes de mes origines et de mon identité. Mon voyage à Madagascar cet été m'a permis de revoir le pays avec des yeux d'adulte et j'ai vraiment réalisé la richesse du pays. Du coup, cela m'apporte une double richesse. Tout d'abord musicalement, dans mon dernier single, j'ai ajouté du *valiha* et c'est plutôt rare de de trouver cet instrument sur un titre pop. Donc mettre en avant mes racines et mon identité, cela donne tout de suite un côté différent par rapport à la concurrence. Cela devient un peu une marque de fabrique. Ensuite, au niveau de mes paroles, forcément, mon discours est plus personnel et c'est ce qui va toucher les gens parce que certains se reconnaissent dans ce que je chante. Lors de mon dernier concert, un trentenaire est venu à ma rencontre en me disant « Ari, toutes tes chansons qui font référence, de près ou de loin, à Mada, je me suis reconnu dedans, en fait c'est moi ! ». Je me rends compte que plus j'avance et plus ma musique fait écho chez les Malgaches qui ont grandi ici en France comme moi, les Vazah'gasy ! D'où le titre de mon single ! Mais j'ai également un autre titre qui s'appelle « Prends ton temps », un des titres préférés de mon père, qui raconte que dans ma tendre enfance, je cherchais ma place. Ici en France on te dit «Ah le Malgache » et à Mada, en plus ne parlant pas malgache, tu sens bien que tu n'es pas non plus de là bas. Donc cette chanson dit, ne t'inquiète pas, petit à petit tu trouveras ta place. Finalement, les gens de la diaspora ici, nous créons nous-même notre place et la RNS en est un bon exemple.

Y a-t-il des prédispositions aux métiers artistiques dans la famille ?

Pas particulièrement du côté maternel (éclats de rire !), mais mes parents sont très mélomanes et à la maison, on écoutait beaucoup de musique le dimanche, entre autres Mahaleo, Simon and Garfunkel, Bob Marley, UB40… Je pense que le fait d'avoir baigné dedans a joué, mais de là à en faire mon métier, non, je ne pense pas que j'y étais prédestiné. Après il faut avouer que les Malgaches en général sont mélomanes et archi musiciens ! J'ai lu une interview récemment qui disait que, dans une soirée malgache, autour d'une guitare, tout le monde se met à chanter. Chanter est vraiment naturel chez nous les Malgaches.

Quels sont les artistes qui vous ont inspiré et vous inspirent encore aujourd'hui ?

Petit, j'étais fasciné par Michael Jackson et très, très fan de Billy Crawford, Tragedy et Willy Denzey. Puis, plus tard, j'ai été attiré par le chanteur Jason Mraz (I'm yours) et c'est lui qui m'a donné envie de prendre la guitare. Mais aujourd'hui, ceux qui me fascinent le plus, ce sont des

Photo : Franck Rahobisoa

Rappeurs, car ils innovent beaucoup aussi bien musicalement que dans leurs clips. Et dans les intemporels, j'adore Mahaleo d'où mon cover sur Isekely notamment. Je trouvais dommage que personne ne fasse de vraie reprise de leurs chansons et celle-ci je la trouvais particulièrement jolie. Cela m'a amené à faire des traductions en français. C'est un travail de réécriture qui me plaît bien car je sais que nous sommes nombreux dans la diaspora à ne pas comprendre le malgache et cela fait découvrir des chansons célèbres là-bas. Par exemple, le titre de Rak Roots, Ilay silako, je trouvais dommage qu'on ne puisse pas comprendre sa signification. De plus, ça permet à des non-Malgaches de découvrir ces chansons et de faire qu'elles s'exportent au-delà des frontières de l'île. À la base, je faisais ça par plaisir et finalement ça va plus loin.

Avec quels artistes aimeriez-vous collaborer ?

En fait j'ai enregistré la chanson Fitia voarara avec mon père et la vidéo a bien marché. À tel point que l'équipe de Poopy m'a contacté lors de sa tournée pour me proposer de partager la scène avec elle sur ce titre. Grosse pression, car je devais chanter la partie de Mahery qui a juste une superbe voix ; mais je l'ai fait, j'ai donc eu l'honneur de chanter Fitia voarara avec Poopy sur scène et c'était énorme ! J'ai chanté avec Dama également et avec Rak Roots dont j'aime beaucoup les compositions. J'ai découvert également une artiste qui s'appelle Niu Raza avec son titre « Ampy izay » avec qui j'aimerais bien faire quelque chose. Aujourd'hui mes collaborations sont plutôt musicales comme pour mon prochain single qui devrait sortir en février 2019 dans lequel j'ai enregistré avec un groupe nommé Quatuor Squad qui est un orchestre d'instruments à cordes. J'aime bien aussi Nate Tex dont j'ai fait une reprise de son titre « Tsara tsodrano ».

« Mon premier défi, après mon école d'ingénieur à l'INSA de Rouen et mon poste de consultant a été de démissionner pour arrêter cette vie qui ne me ressemblait pas, une vie dans laquelle pour la première fois je m'ennuyais ».

donc profiter de cette nouvelle année pour sortir plus de compositions pour faire comprendre aux gens que j'écris aussi mes propres chansons, comme « Vazah' gasy ». J'aimerais bien refaire quelques concerts plus régulièrement, mais il faut dire qu'entre la musique, mon entreprise et mes cours, j'essaie d'avancer à mon rythme, bien qu'il soit déjà pas mal chargé. Mais c'est vrai que la scène me manque. J'ai l'occasion de me produire par le biais de mon site « Ari chez vous » [NDLR : http://arichezvous.com] qui me permet d'aller à la rencontre de mon public, mais pour le moment je ne suis pas en mesure d'organiser de vraies dates régulières. Je suis seul, je n'ai pas d'équipe qui m'aide hormis le support ponctuel de mes proches. Je gère toute la partie réseau, mise en ligne, gestion du site, etc. Il va bien falloir que j'apprenne à déléguer, mais ce n'est pas évident.

Quel a été votre plus grand défi ?

En fait, dans un tel projet, tout est un défi, car on est dans le doute perpétuellement et c'est sain de douter ; si on est trop sûr de soi, c'est l'échec assuré. Mais mon vrai premier défi, après mon école d'ingénieur à l'INSA de Rouen en architecture des systèmes d'information, puis mon poste de consultant pendant deux ans et demi à la Défense en mode « jeune cadre dynamique », a été de démissionner et arrêter cette vie qui ne me ressemblait pas, une vie dans laquelle pour la première fois je m'ennuyais.

Ari Nao, été 2018. Photo : Julien Garros

Quels sont vos autres projets ?

Aujourd'hui les gens me connaissent surtout pour mes covers. J'aimerais

Ari Nao , le 9 décembre 2018

Et c'est sans regret même si je ne regrette pas du tout d'avoir fait ces études, j'ai adoré la vie étudiante.

Avec « Ari chez vous » vous êtes au plus près de votre public...dans leur salon mais de façon plus générale, est-ce celui qui vous suit aujourd'hui ressemble à celui que vous imaginiez ? Quelle relation avez-vous avec lui ?

Mon public a beaucoup changé. Je m'en suis rendu compte lors de mon dernier concert au Kibélé dans Paris, une petite salle de cinquante places que je fréquente depuis trois ans. Il y a de plus en plus de Malgaches de la diaspora qui viennent me voir, ce qui n'était pas du tout le cas auparavant. En revanche, toutes les générations sont représentées ; je suis écouté aussi bien par des toutes jeunes filles de 12 ans que par des gens de 45-50 ans, mais c'est aussi parce que ma musique s'y prête.

Je pense que mes choix de covers et mes traductions sont à l'origine de ce changement de public qui est aussi plus engagé c'est-à-dire que les gens me suivent sur les réseaux sociaux, me connaissent mieux, demandent des selfies, chose qui n'arrivait pas avant. Disons que c'est l'effet 2.0 et les gens apprécient ma convivialité qu'ils retrouvent lorsqu'ils me rencontrent. Je mets un point d'honneur à répondre à tout le monde sur les réseaux, à parler avec ceux qui viennent me voir et il est vrai que le concept « Ari chez vous » répond à ce souhait de convivialité. C'est le côté toujours artiste troubadour qui me plaît.

Revenons sur le clip de votre titre « Vazah'gasy » dans lequel on peut voir Payton de « Vazaha miteny gasy ». Comment est née cette collaboration ?

J'ai connu Payton via les réseaux sociaux après avoir partagé quelques-unes de mes vidéos et, au fil de nos échanges, il m'a proposé de faire une chanson avec lui. Nous nous sommes rencontrés « en vrai » cet été lors mon passage à Mada et c'est quelqu'un de très impressionnant qui provoque un vrai « waow effect » du fait de sa maîtrise de la langue.

Pour ma part, ce n'est déjà pas très évident de ne pas parler la langue, mais le fait d'arriver accompagné d'un vazaha qui parle comme un Malgache, en utilisant même de l'argot, je vous assure, c'est quelque chose !

Et donc pour la chanson, il pensait à un cover, mais je me suis dit que nous avions matière à raconter dans une vraie composition sur ce sujet de la double culture. C'est ainsi qu'est né « Vazah'gasy » et j'en profite pour transmettre un petit « Big Up » à Fenosoa Rado qui a interprété le valiha sur le titre.

Que rapportez-vous de votre dernier voyage au pays ? Qu'est-ce qui vous a le plus marqué ?

Mon dernier passage datait d'il y a dix ans et j'ai donc redécouvert le pays avec des yeux d'adultes et ce fut source d'émerveillement tout au long de notre parcours entre Tanà, Majunga, Tuléar, Isalo, Ranomafana … Richesse de la culture, des paysages, de la faune et de la flore et pourtant a contrario, notre pays est un des plus pauvres de la planète. Pourquoi ? La réponse est complexe, mais cela laisse un sentiment partagé quand on voit d'un côté la beauté du pays et la pauvreté de son peuple. Voir un gros 4x4 passer à côté d'une poubelle dans laquelle des gens vivent et dorment me laisse dans l'incompréhension. Enfin, au-delà de ça, j'ai été surpris par l'engouement par rapport à ma musique, on m'a déjà réclamé d'organiser un concert là-bas pour mon prochain passage et c'est ce que j'aimerais vraiment pouvoir faire, à condition de trouver des gens de confiance pour y arriver sereinement, n'étant pas sur place.

« Ce n'est déjà pas évident de ne pas parler la langue ».

Sii vous ne parlez pas couramment la langue malgache, pouvez-vous dire à nos lecteurs quels sont vos mot et plat malgache préférés ?

J'aime bien « milay be ! » une expression que mon cousin utilise tout le temps. Et comme plat, rien n'égale le « henomby ritra de maman » sauf peut-être les maskita de bord de mer à Tuléar (éclats de rire !), mettons-les aex-equo !

Que représente la RNS pour vous ?

J'ai grandi avec la RNS, c'est beaucoup de souvenirs pour moi ; j'y suis allé de nombreuses fois pour regarder mon père jouer au volley puis j'y ai moi-même joué au basket avec l'équipe Anamaf. Et le fait de réussir à réunir autant de monde chaque année m'interpelle vraiment. J'avoue ne m'être rendu compte de la forte présence de la communauté malgache en France que depuis peu de temps.

Quel conseil donneriez-vous à quelqu'un qui souhaiterait se lancer ?

C'est simple, je dirais de justement se lancer même si le projet ou la vidéo ne sont pas complètement finalisés, si ce ne sont que des brouillons, foncez quand même car c'est comme ça que vous verrez les défauts et les points à améliorer. Quant au fait de quitter son poste pour se lancer, je dirais qu'il faut tout de même assurer ses arrières ! Personnellement j'ai pu le faire grâce au soutien familial mais ce n'est pas le cas de tout le monde. Et une sortie, ça se prépare donc il faut faire les choses de façon stratégique sans prendre au pied de la lettre ce que j'ai pu dire dans ma chanson « Jusqu'à quand » que j'avais écrite le jour où j'ai posé ma démission. L'important c'est de ne pas laisser passer sa chance et d'oser se lancer, même à 40 ans d'ailleurs, pas que les jeunes !

Quel regard portez-vous sur la diaspora malgache en France ?

Je suis époustouflé par le nombre de talents issus de cette diaspora ; aujourd'hui je rencontre de plus en plus d'artistes, d'entrepreneurs et je sens bien cette envie que les gens ont d'œuvrer fortement pour Madagascar d'une manière ou d'une autre. **J'ai chanté par exemple pour Juniors pour Madagascar ; on sent qu'ils ont envie de faire avancer le pays. Certains rentrent d'ailleurs pour entreprendre là-bas, il existe même des concours de start up.** Je suis bluffé et je m'intéresse aux études démographiques sur le sujet et me rends compte que nous sommes effectivement de plus en plus nombreux. Il est donc assez logique que, proportionnellement on voit émerger de nombreux talents. En termes artistiques, il y a des jeunes comme le rappeur Tsew the Kid je l'apprécie beaucoup, le danseur Rhino Herman, très fort mais aussi les jumeaux JS Twins qui composent. Bref, on trouve des talents dans tous les domaines et ça c'est génial.

Votre dernier mot pour les lecteurs du TU ?

Lancez-vous ! Profitez de vos talents et de votre richesse. Soyez fiers, ne restez pas dans l'ombre ! Kiffez ce que vous faites en mangeant des maskita (éclats de rire !). ■

Propos recueillis par Vero Raliterason

REGARDS

Les origines, un sujet inépuisable

L'archéologie, outil pour une histoire commune

Concernant les origines des populations de Madagascar, les tout derniers résultats nous permettent aujourd'hui de faire le point sur le plan de l'archéologie en tant qu'outil pour une histoire commune.

Professeur des Universités, Jean-Aimé Rakotoarisoa a enseigné à l'INALCO. Il est professeur à l'Institut de Civilisations de l'Université d'Antananarivo, et a dirigé le Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université d'Antananarivo de 1973 à 2007.

Jean-Aimé Rakotoarisoa a coordonné plusieurs expositions internationales à Londres, à New York, en Suisse et au Japon.

Photo : site Institut de Civilisation Musée d'Art et d'Archéologie Université d'Antananarivo

Au dernier recensement, Madagascar aurait en 2018 une population estimée à 25 millions. Inégalement répartie sur les 590.000 km^2, elle laisse encore de vastes zones inoccupées qui restent encore à découvrir.

Une immigration ancienne par voie maritime

Comme Madagascar est une île depuis la dislocation du Gondwana, il y a 170 millions d'années, toute immigration ancienne ne pouvait se faire que par voie maritime. Donc tout Malgache a été d'abord « côtier» ; nier une telle évidence perpétue ainsi une idéologie d'un autre temps. Ces dernières années des publications scientifiques rivalisent pour donner leurs points de vue sur l'ancienneté du peuplement de Madagascar. Après avoir stagné autour de l'an zéro de l'ère chrétienne, les indices d'une présence humaine à Madagascar reculent spectaculairement de 4000 à 10.000 ans. Ces dates ont toutes été obtenues grâce à des marques d'incisions péri-mortem faites sur des ossements d'animaux subfossiles (hippopotames nains, aepyornis, lémuriens géants). La plupart de ces publications sont accessibles sur internet.

Après avoir stagné autour de l'an zéro de l'ère chrétienne, les indices d'une présence humaine à Madagascar reculent spectaculairement de 4 000 à 10 000 ans.

Des questions

Prise isolément chaque publication apporte des faits nouveaux intéressants ; cependant, il est parfois difficile de trouver une véritable cohérence en les mettant en parallèle. Botanistes, linguistes, palynologues, paléontologues, généticiens donnent des résultats qui apportent aux archéologues plus de questions que de réponses. L'incertitude persiste et laisse beaucoup de place à l'imagination de chacun.

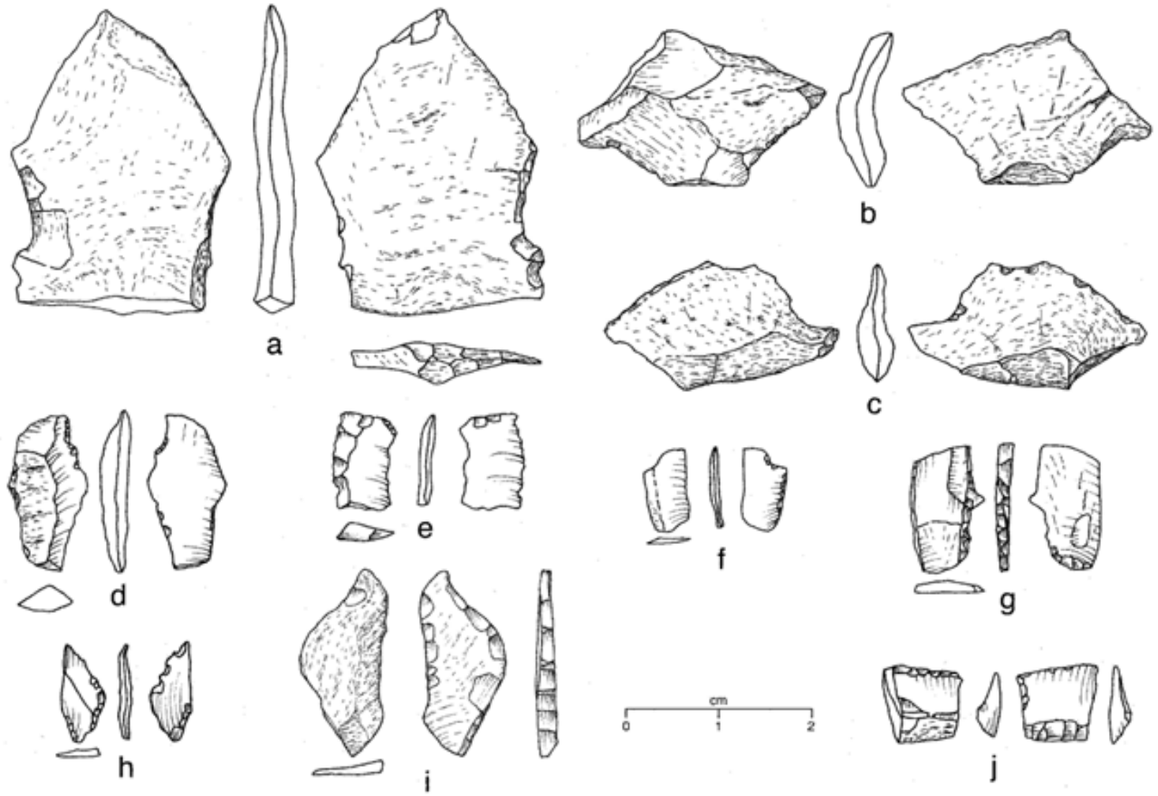
Les composantes de la population

Les composantes de la population malgache sont pourtant maintenant connues : Africains, Austronésiens, Arabo-Persans, Indiens et à partir du 16^e siècle Européens. Les études génétiques récentes sur la population actuelle montrent une prépondérance de l'apport afro-asiatique. Tous les groupes de population de Madagascar, sans exception, partagent ces deux gènes ; les apparences sont parfois trompeuses. Malgré la qualité des travaux des archéologues, nous ne savons finalement que peu de choses sur ces premiers habitants de Madagascar car aucun vestige anthropique n'a été associé à ces nouvelles découvertes à l'exception d'outils lithiques. Il s'agirait d'une population de chasseurs/cueilleurs/pêcheurs et vivaient dans des abris sous roches.

*Outils microlithiques trouvés dans un abri sous roche de la région Nord

Pages 50 et 51 : photo et illustration fournies par Chantal Radimilahy, Maître de conférences à l'ICMAA, Antananarivo

*Outils microlithiques trouvés dans un abri sous roche de l'extrême Nord de Madagascar. Date : autour de 2500 avant Jésus-Christ
(Source : Dewar et al. 2013. Stone tools and foraging in northern Madagascar challenge Holocene extinction models – PNAS, vol 110, n°31, p. 12583-12588)



Les quelques motifs relevés sur des peintures rupestres de certaines grottes montrent des scènes de chasse. En continuant les prospections, il sera toujours possible de récolter des indices de présence de ces proto-malgaches mais la réponse la plus attendue concerne leur(s) identité(s).

Seraient-ils ces fameux *Vazimba, Kimosy, Gola*, etc. ? Ces noms sont répétés jusqu'à satiété mais on refuse de se donner les moyens pour découvrir leur véritable identité. Ils sont pourtant considérés comme les vrais *tompotany*, propriétaires légitimes du pays.

Seraient-ils ces fameux Vazimba, Kimosy, Gola... ?

Les Vazimba rayés de la liste

Les nouvelles classes dominantes les ont pourchassés afin de légitimer leur pouvoir et par la suite ils n'ont jamais cessé de dénigrer les *Vazimba* en les décrivant avec les termes des plus péjoratifs. Plusieurs générations de Malgaches ont entériné au travers des récits de leurs aînés cette idée du *vazimba*, personnage malsain. Les missionnaires chrétiens ont tenté de les diaboliser pour dissuader leurs fidèles d'aller sur les sites *vazimba*. La première république a donné l'estoc final en les rayant par un décret de la liste de la population de Madagascar. Malgré tout, les *Vazimba* ont survécu et ont été témoins de toutes les vagues d'immigration suivantes.

Des populations venues du Golfe persique par étapes successives

Les vagues d'immigrations n'ont pas vraiment cessé. Des populations venues du Golfe persique et de l'Arabie ont longé les côtes orientales de l'Afrique par étapes successives. Leurs séjours à Madagascar sont attestés par les ruines de nombreuses cités de type swahili dans la partie nord de Madagascar. Ils ont développé des puissantes cités commerçantes comme Mahilaka ou Vohemar. Ces populations islamisées ont apporté non seulement une nouvelle religion mais surtout l'écriture, l'astrologie et une certaine idéologie politique qui aboutira à l'embryon des premiers royaumes avec une classification sociale qui va séparer celle des dominants et des dominés.

Au 16e siècle, les premiers Européens

À partir du 16e siècle, les Malgaches découvrent les premiers Européens avec l'arrivée des Portugais en route vers les pays des épices. Même s'ils ne sont restés que le temps des escales pour avitailler leurs caravelles, ces Portugais ont aussi apporté une nouvelle religion. Les prêtres chrétiens qui accompagnaient ces expéditions lusitaniennes avaient comme objectif de convertir le plus grand nombre au christianisme, en feignant d'ignorer que les Malgaches avaient déjà leur propre religion.

Ces incursions portugaises en terre malgache allaient être suivies par celles des Hollandais, des Anglais et des Français. Ces derniers après des tentatives malheureuses aux 17e et 18e siècles pour s'installer en divers points de la côte achevèrent d'occuper l'intégralité du territoire.

Des moyens aléatoires

Avec des moyens matériels et financiers adéquats, les archéologues sont à même d'élucider ces zones d'ombre de notre passé. Pour cela l'expression d'une volonté politique est nécessaire afin de prioriser les travaux et en finir avec les disparités actuelles. Pendant longtemps, ces travaux sur l'origine et le peuplement de Madagascar ont été effectués en fonction des moyens souvent aléatoires. Maintenant, si notre objectif est d'œuvrer pour la construction apaisée de notre nation il faut avoir le courage et l'ambition d'écrire une nouvelle page de notre Histoire et non plus se contenter de cette version tronquée qui ne valorise à tort que celle de quelques régions.

Vers un passé commun, un récit partagé

Une première étape importante serait de mettre à la disposition de chaque enseignant de nos écoles une nouvelle version des outils pédagogiques qui valorisent ce passé commun. Les performances de l'outil numérique rendraient un tel projet peu onéreux. Le bénéfice immédiat serait qu'enfin chaque Malgache se retrouve dans un récit consensuel. Ce nouveau manuel sera complété pour une initiation des élèves à l'histoire de leur localité.

À terme, nous devons reconstruire nous mêmes notre passé en mettant en valeur les épopées glorieuses de notre passé dont il nous faut chercher les racines profondes afin de mieux faire face aux résistances occultes qui s'évertuent à manipuler notre passé pour préserver leurs intérêts. ■

AUX ORIGINES DES MALGACHES, une quête anthropologique

Sophie Goedefroit

Sophie Goedefroit, anthropologue et archéologue de formation, est professeur d'anthropologie à l'université Sorbonne Paris Descartes et auteur de différents ouvrages et articles consacrés notamment aux Sakalava du Menabe dont : À l'Ouest de Madagascar (1998) Andolo, l'art funéraire sakalava (Et J. Lombard, 2007). Représentante de l'IRD pour l'Océan Indien (2008 à 2014) puis directrice régionale de l'AUF pour l'Asie et le Pacifique (2014 à 2018), elle est de retour en France depuis quelques mois et travaille à l'élaboration de nouveaux projets de recherche. Sophie Goedefroit est membre associée au Laboratoire CLERSE (Centre Lillois d'Études et de Recherches Sociologiques et Économiques).

Les linguistes furent les premiers à prouver la parenté du malgache avec le vaste monde des langues austronésiennes et sont même parvenus à émettre des hypothèses, grâce à la glottochronologie, d'une parenté commune avec une population souche qui, il y a près de 3000 ans, aurait, à partir de la Chine maritime, essaimé le Monde : Indonésie, Pacifique, Océan Indien, Asie du Sud-Est…L'Austronésie. L'archéologie, bien que les routes de migrations aient été maritimes, est parvenue au fil des découvertes à apporter sa contribution à l'élaboration de cet arbre généalogique. L'archéogénétique, grâce à avancée récente des connaissances en matière d'ADN, vient encore affiner cette filiation. L'Histoire, qui se nourrit principalement de sources écrites peine à apporter sa contribution. Qu'en est-il de l'anthropologie ?

Dès les années 1940, un intérêt particulier est porté par des anthropologues (essentiellement français et en lien avec l'EFEO) aux populations austronésiennes. Parmi eux, Georges Condominas qui a travaillé à la fois à Madagascar et sur les Hautes Terres du Vietnam. Cet anthropologue de grand renom s'est très tôt (1960) interrogé sur le cousinage des populations austronésiennes du Vietnam et de Madagascar. Il a notamment souligné plusieurs similitudes entre le système funéraire (au sens large : tombeau, astrologie, mythes et rituels) des Rhadé (Êde) du Vietnam et des Sakalava du Menabe à Madagascar. Jacques Dournes, grand spécialiste des Joraï du Vietnam, s'est à la suite de Condominas interrogé lui aussi sur les racines austronésiennes des Joraï (1968) en s'appuyant sur certaines similitudes stylistiques entre la statuaire funéraire Joraï et malgache (Sakalava). Il est vrai que la structure des tombeaux de ces deux populations austronésiennes, mais également les statuettes, sont à ce point ressemblantes que certains experts les confondent.

Mais la ressemblance, même frappante, n'est pas une preuve scientifique. L'anthropologie, comme chacun le sait, étudie l'organisation sociale et politique des populations dites traditionnelles et s'attache à comprendre les formes de pensée et leurs expressions (cultes, mythes, rituels, objets etc.). Cette science décrit des modèles universaux propres aux sociétés humaines, mais se méfie des comparaisons trop rapides basées sur de simples ressemblances, non étayées par d'autres faits. Cette discipline a tiré les leçons des excès du diffusionnisme qui parfois sur de simples similitudes de formes proposait toute une théorie de migrations ou de contacts entre des populations parfois géographiquement très éloignées. Que disent alors les anthropologues aujourd'hui des similitudes constatées par Dournes et Condominas entre les Malgaches et les populations austronésiennes des Hauts Plateaux du Vietnam ?

Je me souviens parfaitement des conversations que j'ai eues avec Condominas et Dournes sur ce sujet, il y a maintenant près de trente ans alors que je commençais mes recherches sur l'architecture funéraire Sakalava.

> *L'anthropologie a tiré les leçons des excès du diffusionnisme qui parfois sur de simples similitudes de formes proposait toute une théorie de migrations.*

Leur expérience de terrain les avait totalement convaincus d'un cousinage entre les Joraï et les Malgaches, mais la guerre au Vietnam, l'interdiction d'accès à cette région imposée aux étrangers, et la nécessité de pouvoir mener une enquête de terrain comparative longue afin de collecter les données nécessaires, ne leur avaient pas permis d'aller plus loin et ils le regrettaient.

> *La ressemblance même frappante n'est pas une preuve scientifique.*

Ils m'avaient confié cette mission de poursuivre leur

quête et une fois mes recherches chez les Sakalava achevées, de me rendre chez les Joraï ou leurs voisins Êde. Je n'ai jamais eu les autorisations officielles des autorités vietnamiennes pour mener mes recherches sur les Hautes-Terres du Vietnam. Et, à ma connaissance, aucun anthropologue n'a pu réaliser cette étude comparative.

Ce n'est que très récemment que l'occasion me fut offerte de me rendre sur les Hautes–Terres du Vietnam en pays Ede et Joraï. Profitant d'une mission officielle de partenariat universitaire, j'ai pu, non sans peine, visiter quelques villages et m'entretenir, sous bonne garde, avec des Edê. Une pré-enquête discrète en quelque sorte, menée à la mémoire de Dournes et de Condominas. Une première dont je veux vous offrir la primeur des résultats.

Les Edê font partie de ces populations austronésiennes qui se sont établies sur le littoral du Vietnam, il y a de cela près de 1500 ans, avant d'être repoussées vers les Hauts-Plateaux.

Les Edê font partie de ces populations austronésiennes qui se sont établies sur le littoral du Vietnam, il y a de cela près de 1500 ans, avant d'être repoussées vers les Hauts-Plateaux. Si la culture des gongs et leur organisation matrilinéaire (matri et uxorilocale), par exemple, les différencient totalement des Malgaches, des similitudes apparaissent nombreuses et sont consternantes. Outre la sculpture funéraire Edê incroyablement semblable à celle des Sakalava, les tissus que l'on peut confondre avec les lamba landy, les poteaux rituels ornés de pirogues et de zébus, d'autres découvertes sont plus convaincantes encore. Ainsi, alors que l'on m'invitait à m'asseoir sur un long et large banc de bois totalement sculpté, j'ai demandé comment ce meuble s'appelait et quels étaient ses usages.

On me dit qu'il s'agissait d'un lit nommé /kômbane/ et que son origine était liée à l'épopée des Êde. Selon la légende, les premiers Êde à avoir touché le littoral vietnamien venaient d'une île lointaine dans l'Océan et avaient emporté avec eux ce /kômbane/. Stupéfaite par ce récit et la similitude linguistique avec le mot malgache Kobany qui désigne un objet très similaire, je me suis amusée à compter en sakalava « raïky, roe, telo, efatsy …. Jusqu'à zato » simplement pour observer leur réaction. Et à ma grande stupéfaction, ils me corrigèrent … non pas « Zato » mais « satô » etc … et de conclure en disant à mon interprète « elle sait compter, mais n'a pas l'accent et se trompe parfois »…/...

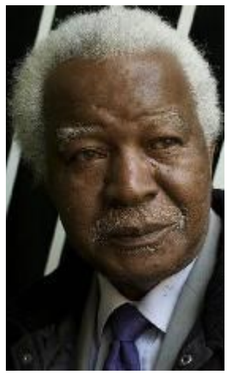
Deux mille, voire trois mille ans séparent les Austronésiens malgaches de leur cousins vietnamiens et même si la preuve de ce cousinage est essentiellement linguistique, ce court terrain m'a totalement convaincue, à l'instar de Dournes et de Condominas, que l'anthropologie pourrait apporter des preuves scientifiques qui préciseraient cette parenté, et ainsi contribuerait à la connaissance des origines des Malgaches si autorisation était enfin offerte aux anthropologues malgachisants de réaliser une vraie enquête de terrain en pays Joraï et Edê. L'anthropologie pourrait ainsi apporter une contribution originale à la connaissance du monde austronésien à côté des autres sciences. Mais, les mesures de sédentarisation et d'assimilation des minorités ethniques sont en marche au Vietnam et l'on peut ainsi penser qu'elles effaceront en peu de temps les traces de ce cousinage qui a traversé les millénaires et les océans. ■

Deux mille, voire trois mille ans séparent les Austronésiens malgaches de leur cousins vietnamiens.

Pour en savoir plus :

- CONDOMINAS G. (1960) : Fokon'olona et collectivités rurales en Imerina. Paris Berger-Levrault.
- DOURNES J. (1968) : la figuration humaine dans l'art funéraire Jörai. Objets et Mondes, T8, fasc 2, eté 1968 : 87-118
- DOURNES J. (1975) : La mort, c'est l'autre. La geste comparée des vivants et des défunts Jôraï. Objets et Mondes, hivers 1975 : 351-384.
- DOURNES J. (1977): Pötao. Une théorie du pouvoir chez les indochinois jôraï. Paris Flammarion.
- DOURNES J. (1980) : Akhan. Contes oraux de la forêt indochinoise. Paris, Payot
- GOEDEFROIT & J. LOMBARD (2007) : Andolo, l'art funéraire sakalava à Madagascar. Paris, Biro éditeur.
- HARDY A. (2016) : Pays Joraï. XU Jörai. Paris, édition de l'EFEO.
- JOUIN B. Y. (1949) : La mort et la tombe. L'abandon de la tombe. Paris, Université de Paris, Institut d'Ethnologie.

*Identité du Malgache Merina dans les œuvres de fiction de la littérature malgache



François-Xavier Razafimahatratra est président-fondateur d'Havatsa-UPEM, section FRANCE. *Soutenue en 2008, sa thèse est disponible à Paris-BULAC, Bibliothèque Universitaire des Langues et Civilisations.

Ses apparitions se font rares et pourtant, chacune de ses interventions apporte une part de la littérature et de l'Histoire de Madagascar. François-Xavier Razafimahatratra, écrivain, poète, historien, est un monument ; cette grande figure de la littérature malgache siège à l'Académie des Arts et des Lettres malgache. Nous publions ici le résumé par l'auteur de sa thèse rédigée sous la direction de Narivelo Rajaonarimanana. Sa thèse confronte les interprétations des romanciers aux résultats obtenus par les chercheurs dans les domaines abordés par les romans. Enfin, des poètes et de leur rapport aux origines, l'auteur dira ceci :

***« Il s'agit d'affirmer la filiation, de perpétuer le souvenir des ancêtres. Les origines ne vont pas plus loin que le temps des ancêtres, au-delà elles plongent dans les mythes. »*

Essayer d'étudier à travers les romans[1] malgaches l'identité de ce qu'on appelle communément l'homme malgache serait une gageure. Aussi, nous nous proposons de nous limiter à l'étude de l'homme malgache des Hauts-Plateaux. Ce choix est évidemment très subjectif. Pourquoi pas l'homme malgache du Sud, du Nord, de l'Est ou de l'Ouest ? Les résultats des recherches effectuées jusqu'à présent par les spécialistes nous renseignent sur l'existence de fonds indonésien dans tous les dialectes parlés dans l'Ile. Ce qui fait qu'un Malgache peut circuler d'un bout à l'autre de l'île et se faire comprendre. Toutefois, les différences dialectales, notées notamment entre le dialecte antandroy et celui des hautes terres[2], permettent de distinguer entre autres les Merina. La lecture des romans malgaches ne nous éclaire pas beaucoup sur cet aspect. Nous rencontrons parfois des réflexions, des ironies, sur l'accent, le parler merina, sans plus. Ceci posé, pour mieux cerner notre champ d'investigation il nous faut déjà en fixer les limites et déterminer les critères

de notre choix en matière d'ouvrages. Nous avions pris en considération uniquement les romans publiés en livres. Beaucoup d'écrivains malgaches anciens et contemporains ont fait paraître leurs œuvres uniquement dans les journaux. Très peu avaient été édités. Bien que cette mise à l'écart risque de limiter la portée de cette étude force nous est de nous en contenter, pour différentes raisons : le nombre des journaux à consulter est une tâche fastidieuse pour une seule personne, les numéros manquants, les œuvres restés au stade de manuscrits qui sont difficiles à retrouver bien que citées par certains chercheurs. Nous avons, toutefois, pris en considération les romans écrits en français dans la mesure où ils nous permettent de voir comment la définition de l'homme malgache peut être appréhendée à travers une autre langue. Car il s'agit bien de question de langue. L'homme qui écrit est forcément malgache mais l'utilisation d'une langue étrangère ouvre sur une autre subjectivité, une autre vision du monde. Le bilinguisme est une complémentarité et non une scission radicale. Qu'il écrive en français ou en malgache nous retrouvons toujours la personnalité de Jean-Joseph Rabearivelo[3] par exemple, à travers ses œuvres.

S'agissant du désir de réaffirmation de l'identité socio-culturelle malgache deux événements marquants sont à souligner : le mouvement du Vy Vato Sakelika (...) et le mouvement " Hitady ny very ".

Les thèmes ne permettent pas toujours d'appréhender dans son ensemble et en profondeur le problème de l'identité. S'agissant du désir de réaffirmation de l'identité socio-culturelle malgache deux événements marquants sont à souligner : Le mouvement du Vy Vato Sakelika (littéralement : Fer, Pierre et Ramification[4]) de 1912 qui se proposait de faire prendre conscience à l'homme malgache de la réalité de son identité dévaluée par la politique coloniale et le mouvement " Hitady ny very " (A la recherche…/...

[1].- Dans son article intitulé " Groupe et Identité " Edmond Marc-Lipiansky écrit : " D'une façon plus générale, une " imagologie littéraire ", conçue comme l'analyse sémiologique des représentations de l'identité nationale à travers un corpus littéraire (au sens le plus large du terme incluant aussi bien la presse que les romans ou les essais) peut s'avérer extrêmement riche ; elle n'a encore été que très partiellement pratiquée ". In Identités collectives et relations interculturelles. Ed. Complexe. Paris 1978 p. 79.

[2].- Pierre VERIN : **L'origine indonésienne des Malgaches – Indices culturels et archéologiques.** Bulletin de Madagascar N°259 pp 947-976. Impr. Nationale Tananarive Décembre 1967.

des valeurs perdues) qui commença en 1931, fut une réponse à l'appel des écrivains fondateurs du journal " Fandrosoambaovao " (Nouveau progrès). L'objectif consistait à réhabiliter la littérature malgache, par l'approfondissement et la maîtrise de la langue. Ces deux mouvements tendaient à faire comprendre au Malgache que ses ancêtres ne sont pas les Gaulois, mais qu'il devrait fonder son avenir sur la connaissance de son histoire, de sa tradition, à travers sa langue notamment. Nous verrons tout au long de cette étude l'importance de la place qu'occupe la notion de tradition dans la littérature malgache et dans la vie quotidienne.

Au cours de ces quatre dernières décennies, les écrivains malgaches ont essayé de se démarquer, autant que faire se peut, des lignes tracées par la religion chrétienne qui avait eu une influence importante avant et pendant les premières années de la colonisation.

Ces deux mouvements tendaient à faire comprendre au Malgache que ses ancêtres ne sont pas les Gaulois, mais qu'il devrait fonder son avenir sur la connaissance de son histoire, de sa tradition, à travers sa langue notamment.

La libération effective ne pourra pourtant être constatée que vers les années 1980. L'indépendance n'avait pas en effet changé tout de suite les mentalités. Les hommes des années 60 vivaient toujours avec les règles établies par la colonisation tout en gardant au fonds d'eux-mêmes leur *malgachitude*. Entre 1976 et 1980 l'étude du français avait été suspendue. Or, paradoxalement, c'est durant cette période que les œuvres en langue française écrites par des écrivains malgaches ont été les plus nombreuses et les plus critiques

[3].- Jean-Joseph Rabearivelo : Poète malgache né le 4 mars 1901 à Ambatofotsy (Tananarive), s'est suicidé le 23 juin 1937. Ses oeuvres tant en français qu'en malgache ont marqué profondément le champ littéraire malgache. Outre les poèmes malgaches parus dans divers journaux, rassemblés après sa mort dans un recueil intitulé Lova (Legs) ses principales oeuvres sont : La coupe de cendres (1924), Sylves (1927), Volumes (1928), Enfants d'Orphée (1931), Presque songes (1934), Traduit de la nuit (1935), Imaitsoanala (1935) et chants pour Abéone (1936). Deux romans ont été publiés après sa mort : Interférence et L'aube rouge.

[4].- L'éloge du Japon faite par le Pasteur Revelojaona dans le journal Mpanolontsaina (Le Conseiller) : Japon sy ny Japoney " éveilla le sentiment national des jeunes qui décidaient de créer une société secrète. Parmi les animateurs figuraient des personnalités marquantes de l'époque : les docteurs Raphaël Raboto, Ravoahangy et Raseta, le poète Ny Avana Ramanantoanina, les pasteurs Rabary, Ravelojaona et Razafimahefa, les pères Raphaël Rafiringa et Venance Manifatra…Outre l'objectif culturel que nous avons évoqué, les autres objectifs sont assez confus : déclencher une insurrection, empoisonner les français ? Le fait est que, dénoncés, avant la date fixée, soi-disant pour mettre en exécution le projet d'empoisonner l'eau bue par les français, des centaines de militants furent arrêtés et une quarantaine inculpés.

Cette étude ne peut se situer que dans le cadre d'une étude pluridisciplinaire incluant la sociologie, l'ethnographie, l'anthropologie, la psychologie, l'histoire et la géographie, l'économie, la politologie, la démographie.

Méthodologiquement, nous empruntons donc à ces disciplines ce qui nous semble convenir pour une plus grande compréhension du sujet. Mais il est évident que nous ne pouvons pas ne pas nous référer à ce qu'on appelle actuellement la sociologie de la littérature considérant le champ de l'écriture, plus précisément, en ce qui nous concerne, du roman comme champ d'investigation.

De la lecture des œuvres composant le corpus de cette étude, nous pouvons classer en quatre groupes les éléments considérés par les romanciers pour représenter l'homme malgache : le lien qui l'attache à la terre, ses rapports avec les divinités, sa place dans la société, et enfin ses réaction devant les événements.

De la lecture des œuvres composant le corpus de cette étude, nous pouvons classer en quatre groupes les éléments considérés par les romanciers pour représenter l'homme malgache.

Ce que nous voulons surtout montrer ici c'est, comment les romanciers malgaches voient non seulement l'homme de l'Imerina mais aussi son histoire. Le propos de la thèse consistera alors à confronter les interprétations des romanciers aux résultats obtenus par les chercheurs dans les domaines abordés par les romans. ■

François-Xavier Razafimahatratra

François-Xavier Razafimahatratra en 2016 au festival Couleurs Malgaches à Nantes.

Photo fournie par Hetsika, accueil, arts et culture de Madagascar

****https://journals.openedition.org/oceanindien/1398#tocto2n10**

AirJP Tagman a d'abord exercé ses talents dans la bande dessinée avant de s'illustrer dans le street art.

Ce jeune graffiti artiste et dessinateur use ici d'un sens de la dérision pour aborder sous le crayon un sujet difficile, complexe dont les tabous et les paradoxes en disent long sur des regards différents, assumés ou pas, parfois opposés selon les groupes d'appartenance, leur histoire, leur parcours, leurs interrogations, AirJP Tagman a grandi à Madagascar avant de s'installer en France. L'artiste malgache partage son temps entre l'île rouge et la France pour réaliser ses projets dans l'environnement et l'art.

SPORT...SPORT

LA RÉSISTIBLE ASCENSION DU BASKETBALL

À quelques mois de deux rendez-vous majeurs, les Jeux des îles et les Championnats d'Afrique, c'est une plongée dans les arcanes de la Fédération Nationale du Basket à Madagascar que nous entreprenons à travers le parcours du sélectionneur. Si Émilien Rakotomalala mène le jeu, fidèle parmi les fidèles, passionné et engagé, il joue néanmoins depuis bientôt trente ans un match difficile. Le manque de moyens est criant, l'absence de vision est un frein, mais l'espoir domine. **Entretien.**

Photos du haut : Émilien Rakotomalala à la RNS Page 65 : avec Boris Viaud alors capitaine de l'équipe française Page 66 : Lors d'un entraînement à l'École de basket de Pessac

Tout d'abord, parlez-nous un peu de vous, comment vous est venue votre vocation pour le sport et le basket ?

À Madagascar, j'ai grandi à Majunga, j'ai fait tous les sports, basket, hand, foot, volley, natation. Après la dissolution de l'équipe basket de SOTEMA, AS FORTIOR, l'équipe dans laquelle je jouais a gagné tous les championnats de la province de Majunga ; pour le volley, USAM a remporté tous les championnats pendant que j'occupais le poste d'entraîneur-joueur. J'entraînais aussi l'équipe féminine du volley, qui a d'ailleurs été deux fois demi-finaliste au championnat de Madagascar. Nous avons participé à plusieurs éditions. Ensuite, j'ai décroché, après deux ans d'études à l'ENEPS le diplôme me permettant d'exercer en tant que professeur d'Éducation Physique ; puis, j'ai fait cinq d'études à l'École Nationale Supérieure du Sport à l'Université d'Ankatso à Antananarivo pour devenir professeur certifié d'EPS.

J'ai eu mon bac en 1986 et je suis parti de Majunga ; j'ai joué à l'ASUM, l'équipe de basket à l'université, j'ai ensuite exercé au sein de l'EN3 en tant que moniteur sport, ensuite à la demande du directeur de l'École, j'ai entraîné l'équipe féminine de basket, l'ASUM. Professeur certifié depuis 1991, j'aurais pu exercer en qualité de prof d'EPS, mais il n'y avait pas de postes à Antananarivo ! Les gens décrochaient leur diplôme ; ils ne pouvaient pourtant plus exercer la profession auxquels ils étaient préparés. J'ai quitté Madagascar en 1993.

Est-ce pour vous une passion que vous avez su transmettre ?

À Majunga, j'étais déjà entraîneur et joueur, je crois profondément à l'éducation par le sport. Pourquoi ? il y a des règles dans le sport. Quand je suis arrivé à Bordeaux en 1993, je suis entré dans une association d'une Maison de quartier à Pessac. Je coordonnais les activités sportives, en même temps j'éduquais les jeunes, c'est pour cela que la Mairie de Pessac m'a contacté pour m'intégrer dans le service Éducation. J'ai décroché ensuite en 1999 les concours territoriaux, j'étais responsable du périscolaire de la Ville de Pessac. Je suis régulièrement consulté pour des questions touchant à l'éducation. J'ai suivi une formation au CREPS de Toulouse pour être entraîneur à la Fédération Française de Basket-ball pour terminer mon cursus en 1996. J'ai entraîné plusieurs clubs à Bordeaux. Il faut enseigner tous les sports, c'est mon avis. Ici, en France, le diplôme que j'avais obtenu à Ankatso n'a pas été reconnu, j'ai dû repasser ma Maîtrise pour exercer en tant que professeur vacataire. J'ai obtenu ma titularisation plus tard.

« En ce moment, je sélectionne les sportifs qui vont jouer aux Jeux des Îles à Maurice du 20 au 28 juillet 2019 et les U-16 garçons pour les Championnats d'Afrique aux mêmes dates ».

Qu'est-ce que cela signifie être sélectionneur national de basket ?

J'aime mon pays d'origine, j'ai donc continué auprès des sportifs en tant qu'entraîneur pour maintenir le niveau des équipes à Madagascar. C'est vrai qu'en passant par le sport, nous contribuons à faire connaître le pays. Depuis 2009, suite à ma nomination, je suis responsable au sein de la fédération malgache du basketball de la sélection des joueurs en France susceptibles de jouer dans l'équipe nationale de Madagascar. En ce moment, je sélectionne ici en France les sportifs qui vont jouer aux Jeux des îles à l'Île Maurice du 20 au 28 juillet 2019. Je sélectionne aussi en France les U-16 garçons pour les Championnats d'Afrique qui auront lieu à Madagascar aux mêmes dates.../...

Je suis entraîneur à Bordeaux, je contacte tous les centres de formation ; ils m'envoient les noms de joueurs malgaches, je leur demande aussi de me faire parvenir les vidéos des matches visibles sur Youtube ; à partir de là, je fais ma sélection.

Lorsque je sélectionne des joueurs, les Malgaches sont ravis ! J'ai sélectionné des joueurs pour les équipes féminines et masculines, Kad, Yann, Sariaka, Samantha, Lorraine. Déjà en 2009, Malwenn et Bélinda, qui jouaient en tant que sportives de haut niveau ici en France, ont été sélectionnées pour l'équipe nationale à Madagascar. Nous avons toujours été qualifiés pour la zone 7 des Championnats d'Afrique, mais comme nous n'avons pas de moyens financiers, c'est toujours l'équipe qui arrive derrière, qui part à notre place faute de pouvoir participer. Telma est le gros sponsor de la Fédération Malgache. On croit à tort que je suis rémunéré, il n'en est rien ! Je demande juste qu'ils payent mes frais de transport, c'est-à-dire mon billet d'avion aller-retour et quand je pars je prends deux mois de congés sans solde.

Quelles sont les stratégies que vous adoptez ? Comment les définissez-vous ?

Je suis en contact avec les responsables des centres de formation dans la catégorie jeunes. Les jeunes sont ravis, mais il faut ensuite convaincre les parents. Tous les joueurs présélectionnés séjournent dans un grand hôtel à Andavamamba où ils sont logés et nourris.

Évoluez-vous au sein d'une équipe ? Combien êtes-vous ? Quelle est sa tranche d'âge ?

Je joue encore en challenge chez les vétérans, toujours dans le basket et je suis responsable technique section sportive basket d'un collège à Bordeaux. La section fonctionne comme un mini-centre de formation, elle rassemble des pépinières créées auprès d'une équipe de Bordeaux, l'US de basket Chartrans ; dans le même club, je suis responsable de toutes les sections, du baby basket jusqu'aux seniors.

« Ce qui a changé cette année, c'est le nouveau règlement du 'pas zéro'»

Parlez-nous des règles du basket. Ont-elles évolué ces dix dernières années ? En quoi les nouvelles règles ont-elles influé sur l'évolution du basket ?

Ce qui a changé cette année, c'est le nouveau règlement du « pas zéro ». Sinon durant les deux dernières minutes du jeu, le coach peut demander un temps mort de 14 secondes en zone avant ou 24 secondes en zone arrière. Avant, le basket se jouait en 2 X vingt minutes ; depuis

dix ans, il se joue en 4 X dix minutes de jeu. Il y a quatre ¼ temps. En cas d'égalité durant le temps règlementaire des 4 x ¼ temps, il y a une prolongation de cinq minutes. Le match est prolongé de cinq minutes tant qu'il n'y a pas d'équipe gagnante. C'est le seul sport où il faut toujours une équipe gagnante.

Pouvez-vous nous parlez du basket malgache depuis son implantation parmi les autres sports ?

Vraiment il y a une évolution significative, mais concernant les joueuses, depuis 2016, on sent qu'il n'y a pas de relève, car on n'a jamais participé à des matches internationaux à l'extérieur. On a le plus grand gymnase de basket d'Afrique. On est les meilleurs dans l'accueil des sportifs et des compétitions. Les compétitions arrivent toujours à leur terme.

Avez-vous des chiffres ? Nombre de licenciés, nombre de ligues, d'équipes ?

Dans toutes les régions, on a des clubs ; on a environ dix mille licenciés. Le Championnat de Madagascar se joue en plusieurs phases. Il y a d'abord un championnat par région. Il y a 22 ligues de basket de Madagascar. La Fédération malgache organise les championnats au niveau national ; elle est affiliée à la Fédération internationale de Basket Amateur. Elle peut participer aux Championnats d'Afrique des clubs et des équipes nationales.

À quel moment de l'année entraînez-vous l'équipe nationale ?

Cela dépend de la préparation ; la dernière semaine de juin je pars à Madagascar s'ils ont besoin de moi. Entre entraîneurs malgaches, nous travaillons ensemble. Notre objectif est de sélectionner les joueurs. En ce qui me concerne, je sélectionne des joueurs en France pour renforcer l'équipe nationale malgache. Concernant les sélections des entraîneurs pour l'équipe nationale, deux sont affectés aux sélections dans les équipes féminines, deux autres dans les équipes masculines. La préparation physique est assurée par le kiné. Un exemple : en 2015, nous avions 2 kinés, 2 médecins du sport et un préparateur physique qui fait son planning avec les entraîneurs.

« On manque de vision, on ne voit pas plus loin que le bout de son nez »

Quels sont les moyens mis à votre disposition par la fédération malgache ? Depuis quand existe-t-elle ?

Le président est un ancien basketteur, il a mené la fédération comme une entreprise, il a créé du potentiel, il a permis l'évolution du basket. Le basket est mieux reconnu en Afrique. Une chose pourtant, si on n'organise pas les Championnats d'Afrique à Madagascar, l'équipe nationale ne peut jamais y participer, la Fédération ne peut pas financer le déplacement sans l'aide de l'État. On manque de vision, on ne voit pas plus loin que le bout de son nez.

Propos recueillis par Hanitra Rabefitseheno

Photo : Nathalie Pierson

Alahamady : le Nouvel An malgache

Compter ses jours a toujours été une préoccupation dominante chez les peuples soucieux de l'importance de ce qu'ils ont vécu et de ce qu'ils auront à vivre. Et les Malgaches en sont. Le Malgache a donc sa philosophie du temps. Une philosophie qui se décale du penser occidental dans ce sens que le Malgache, dans ses actes comme dans ses pensées, ne suit pas mais précède le temps.

Les faits de langue sont là pour l'attester : pour se congratuler à chaque début d'année, les Malgaches se disent : « Arahaba tratran' ny taona » Littéralement : *« Félicitations pour avoir été rattrapé par la nouvelle année » ;* les vœux de nouvel an sont : « Ho arivo tratran' ny taona, tsy hisaramianakavy » : *Que vous soyez mille fois rattrapés par les années et que vos familles ne soient pas désunies » ; d'*un(e) octogénaire, le Malgache dit qu'il/elle a été rattrapé(e) par ses 80 ans et non qu'il/elle a atteint ses 80 ans. Ce qui nous amène à présenter le Malgache sous un éclairage peu familier voire paradoxal, quant à ses rapports à la vie, en général et au temps, en particulier.

Les faits du quotidien

Les faits du quotidien qui nous semblaient banals jusqu'ici, prennent maintenant une dimension qui s'étend très loin au-delà d'un constat résigné et fataliste du genre : « Atao ahoana moa, fa tsy ho afaka amin'ny maha Gasy ». *(Qu'y peut-on ? On ne se débarrassera jamais de cette mentalité malgache).* Et l'on ne croit pas si bien dire, surtout quand on pense à ce que nous qualifions nous-mêmes de « fotoan-gasy ». Tout en ayant en mains les atouts pour respecter un horaire donné – montres ultra précises, agendas électroniques type « organizer », moyens de transports sûrs et rapides-, le Malgache arrive presque toujours un quart d'heure après un rendez-vous fixé. La même remarque est valable pour tous les types d'événements organisés par les associations ou les groupes artistiques. Un semblant d'explication se présente d'emblée à l'esprit : il s'agirait d'un atavisme datant de cette époque où, à Madagascar, on donnait l'heure à partir d'éléments tout ce qu'il y a d'imprécis : *mivoaka mpamosavy, misafo helika ny kary, maneno akoho, mivoaka omby, misandratra andro, mitataovovonana…* Les laps de temps en subissaient les conséquences : *Indray mitono valala* -entre 30 secondes et une minute ; – *indray mahamasa-bary* – entre vingt minutes et trois quarts d'heure selon la quantité de riz à faire cuire et selon la marmite.

Mais cette explication n'est qu'un sparadrap qu'on colle sur un voyant clignotant annonçant une panne d'essence imminente…En effet, les points de repère qui permettent au Malgache de se situer dans le temps, comme dans l'espace, ne sont ni numéraux ni scripturaux. Ils sont culturels et sociaux. Aller à un rendez-vous, quels qu'en soient l'objet et l'importance, c'est d'abord aller vers l'autre, être avec l'autre pour des projets, des décisions, des relations dont l'unique finalité est la durée. Un Malgache qui fête le Nouvel An ne fête ni le 1er janvier ni le 17 mars ni le 22 novembre ni la nouvelle lune d'Alahamady, quelle qu'en soit la date : il fête sa patience (l'épreuve du temps), il …/...

Les points de repère qui permettent au Malgache de se situer dans le temps, comme dans l'espace, ne sont ni numéraux ni scripturaux. Ils sont culturels et sociaux.

il fête son endurance (la résistance aux attaques du temps), il fête sa longévité -la réponse à l'usure du temps. Il place donc le temps et la durée derrière lui, à tout le moins à côté de lui, comme pour les remercier de l'avoir rattrapé. Car c'est cette patience, c'est cette résistance et c'est cette longévité que vous souhaitent littéralement ceux qui vous conseillent et vous bénissent en vous disant : « Mahareta hatramin'ny farany » qui signifie à la fois et exactement *: Patientez, résistez et vivez jusqu'au bout.* Vous retrouverez donc tout, au long de notre développement, en filigrane, cette forme de penser qui définit le Malgache par rapport au temps qui passe (et également par rapport au temps qu'il fait).

Taom-baovao « à la lettre » (et aux chiffres)

Qu'est l'Alahamady ?

Le Nouvel An malgache coïncide invariablement avec la première lune du mois et destin Alahamady. Sur le Zodiaque malgache représenté par un carré, à l'image de la pièce d'une maison, et non un cercle, l'Alahamady est un destin majeur *(renivintana en malgache)* placé au coin nord-est du carré. Le roi Andriamasinavalona, grand-père d'Andrianampoinimerina, avait prédit (ou prophétisé ?) la naissance de celui-ci en disant : « C'est un homme au teint clair né à l'Alahamady de la Terre qui dirigera l'Imerina ». L'Alahamady de la terre, c'était Ambohimanga, au Nord-Est d'Antananarivo. Andrianampoinimerina y était né le premier jour d'Alahamady. Dans l'astrologie malgache, chaque jour du mois porte un destin heureux ou malheureux. Les « teraka Alakaosy », par exemple, n'auront jamais la chance des « teraka Alahamady ».

Mais un expert en astrologie vous en dira mieux et davantage, car dans ce domaine, je suis un Béotien. Je me limiterai donc à citer les douze mois du calendrier malgache :

1.Alahamady 7. Adaoro
2.Adizaoza 8. Asorotany
3.Alahasaty 9.Asombola
4.Adimizana 10 Alakarabo
5.Alakaosy 11. Adijady
6.Adalo 12.Alohotsy

Les destins majeurs placés aux quatre coins du Zodiaque et qui comptent trois jours sont l'Alahamady, l'Admizana, l'Asorotany l'Alohotsy. Les autres, de deux jours, sont placés dans l'ordre entre ces quatre. Ce qui fait les 28 jours du mois, pouvant aller jusqu'à 29 jours et demi suivant les caprices de Madame La Lune.

1.2 Les controverses au sujet des dates

Pour le Malgache, une date n'est que la coque d'une arachide qu'on écale pour la débarrasser de son enveloppe rose afin de la dé-

Dans une mise au point rédigée en 2013 sur l'Alahamady, le président des « Zanadranavalona » de l'époque rapporte que cette année-là, le Conseil des Ministres avait décrété jour férié pour les Musulmans le 8 Août 2013, lendemain du Ramadan. Il affirme dans le même écrit que cette date correspond au Nouvel An Malgache.

En partant de cette date et en se livrant à un calcul arithmétique élémentaire donc, sachant que l'année lunaire retarde de 11 jours sur l'année solaire, on déduit que le nouvel an 2018 devait être fêté le 15 juin.

Dans un autre mode de calcul, émanant des adeptes de la thèse du Trano Koltoraly Malagasy, dirigé naguère par le Dr Joseph Rakotonirainy, l'Alahamady 2015 correspondait à la première lune la plus proche de l'équinoxe, c'est à- dire, le 20 mars à 12h36 m. Comme le jour commence le matin et non autour de midi, le Nouvel an malgache en 2015 était fêté le 21 mars.

En reprenant les démarches pour le calcul précédent, le Nouvel an malgache tomberait en cette année 2019 le 5 Février. Que conclure de toutes ces disparités, sinon que, d'une part, toute précision numérale est impossible dans une culture et une civilisation fondées sur le « lovan-tsofina » comme la nôtre, et de l'autre, que, pour le Malgache, une date n'est que la coque d'une arachide qu'on écale pour la débarrasser de son enveloppe rose afin de la déguster. *Ny ivoasana ny voanjo hahitana ny tavan'arosiny*. Qui n'est pas très loin, soit dit en passant, de la célèbre formule : « Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ? »

C'est tous les jours le Nouvel An

Mais au-delà de toutes ces controverses, ce qui est sidérant et évident à la fois, c'est qu'en allant jusqu'au bout de nos calculs, toujours en partant des 11 jours de décalage annuel entre le calendrier lunaire et le calendrier grégorien, on en arrive à cette conclusion stupéfiante que l'Alahamady peut tomber sur n'importe quel jour de l'année et partant sur n'importe quelle saison.

Vous êtes-vous imaginé que depuis le règne de Ralambo en 1575, on a fêté le Nouvel An Malgache 444 fois ? Faites le calcul. Vous arriverez au résultat suivant : Nous fêtons cette année le nouvel an malgache avec 40 ans de retard sur l'année grégorienne. Est-ce la raison pour laquelle on dit que le Malgache est toujours plus jeune que son âge ?
…/…

Vous êtes-vous imaginé que depuis le règne de Ralambo en 1575, on a fêté le Nouvel An Malgache 444 fois ? Vous arriverez au résultat suivant : Nous fêtons cette année le nouvel an malgache avec 40 ans d'avance sur l'année grégorienne.

Il s'agit là d'une boutade, certes, mais elle me permet de tenir un raisonnement suivi selon lequel un Malgache né, comme moi, en 1939, aurait 87 ans aujourd'hui au lieu des 80 donnés par le calendrier solaire. Mais alors, pardonnez mon immodestie, mais je suis donc très en avance sur mon temps !

Cette fois, ce n'est plus une boutade car nous entrons de plain-pied dans le fondement du penser malgache qui fête son Nouvel An. Oui, chers amis : le Malgache fête le Nouvel an pour prendre de l'avance sur le temps.

Le temps derrière soi

Abstraction faite de tous les calculs pour la détermination des âges et des dates, une constante est inséparable de l'Alahamady : la fin de la saison des pluies et le début de la récolte du riz, c'est-à-dire le « Fararano » dont la traduction en « printemps » est des plus pertinentes, à cette réserve près que « fêter le fararano », c'est fêter une ***fin*** et non un ***commencement***.

En effet, on se réjouit d'être sorti victorieux des pluies diluviennes, de la foudre, des vents furieux attisant les feux de brousses, on se félicite de n'avoir pas péri lors du « maitso ahitra » synonyme de disette et de famine. Une hantise stigmatisée par la célèbre formule d'Andrianampoinimerina : « Je n'ai pour ennemie que la famine ».

À partir de là, l'avenir ne sera pavé ni de lumineux projets ni de bonnes résolutions, mais placé sous la bienveillance de l'effet des « tsodrano » qui, *stricto sensu*, ne sont autres que des vœux présentés sous la forme d'une bénédiction où le souverain « souffle » de l'eau sur son peuple et l'ancêtre vivant sur sa descendance.

À partir de ce moment également, les regrets sont jetés dans la fosse aux feuilles tombées de leurs tiges car on se préoccupera de celles qui sont restées, on fera durer celles qui auront affronté et vaincu la durée. C'est bien dans ce sens, n'est-ce pas, qu'il faut comprendre notre proverbe : *« Ravinkazo nanintsana ka ny sisa no hampaniriana ».* Un autre proverbe du même tonneau est édifiant quant au bon sens de nos aînés au moment où ils tournent le dos au passé : *Ny rano raraka tsy azo raofina intsony.* (Il est impossible de récupérer l'eau versée à terre).

Et que faut-il faire quand les feuilles mortes jonchent le sol ou quand on vient de verser l'eau sur le plancher ? - Effacer toute trace de maladresse ou de malveillance, tout nettoyer, tout laver. Justement :

Le grand ménage de printemps social malgache

Le feu éternel

Dans son étymologie, le mot Alahamady connote la puissance et la sacralité du feu censé apporter la renaissance après une destruction, d'une part, et consumer toutes les actions néfastes des mauvais esprits, de l'autre. Après un enterrement, par exemple, les Malgaches enjambent un petit feu de paille déposée devant la porte pour en franchir le seuil. Ce qu'on appelle « feu éternel » (afo tsy maty) est la lumière d'une bougie ou d'un suint « jabora » dans un pot qu'on garde allumé dès l'après-midi de la veille du Nouvel An, qu'on surveille toute la nuit du « Andro tsy maty », et qu'on ne laisse s'éteindre qu'à l'apparition du soleil (le feu éternel originel). C'est également pour chasser le mauvais sort que les enfants font le tour du village, portant les harendrina.

Le Fandroana

Si l'assainissement par le feu nettoie l'environnement néfaste visible et invisible du Malgache, la grande toilette par le bain le débarrasse de toutes les souillures corporelles individuelles. C'est le souverain qui en donne l'exemple en prenant son bain au coin nord-est de la pièce, l'Alahamady, et la fin de son bain est le signal du début des festivités.

Soulignons enfin que la période du Fandroana est celle de toutes les permissivités donnant lieu à des pratiques que d'aucuns n'hésitent pas à qualifier de barbares , en l'occurrence, , le rituel de « la mauvaise nuit » (alin-dratsy) …/...

où tout un chacun sans distinction d'origine ou de statut peut…s'unir avec la personne de son choix pendant cette nuit précédant le Nouvel An.

Mais il ne faut pas occulter pour autant que c'est au cours de cette fameuse *mauvaise nuit* que les foyers désunis se reconstruisent, car c'est le seul jour (ou la seule nuit, si vous voulez) qui permette à une épouse qui a quitté le foyer conjugal, par répudiation ou par colère, de regagner son domicile pour attendre de son homme la décision de la reprendre ou non et pour éviter de n'être l'épouse ni du ciel ni de la terre.

Les regrets sont jetés dans la fosse aux feuilles tombées de leurs tiges car on se préoccupera de celles qui sont restées, on fera durer celles qui auront affronté et vaincu la durée. C'est bien dans ce sens, n'est-ce pas, qu'il faut comprendre notre proverbe : « Ravinkazo nanintsana ka ny sisa no hampaniriana ».

L'ALAHAMADY ET L'ÂME MALGACHE

De ce développement où il était principalement question de dates, de chiffres et de rituels, nous allons essayer de dégager l'esprit de l'Alahamady, entendez ce qui caractérise le Malgache dans sa manière d'agir, de penser et d'être.

Le Malgache et les entités occultes

L'Alahamady est probablement le jour où les noms de Zanahary et les Ancêtres sont prononcés le plus grand nombre de fois. Le « ombiasa » dans ses incantations et ses prières, les souverains dans leurs discours et le peuple dans ses vœux et ses bénédictions.

Un observateur clairvoyant mais peu persévérant et expéditif a tendance à conclure –hâtivement, bien sûr,- que le Malgache est un Chrétien avant la lettre. Bon nombre des proverbes malgaches, en effet, font référence à Dieu, à son omniprésence, son omnipotence et son omniscience. Cependant, cette reconnaissance n'a pas pour corollaire une vénération sans limites ni une soumission sans restrictions, mais plutôt une confiance et une crainte lucides. D'ailleurs, dans ses bénédictions comme dans ses adresses, le Malgache met toujours Dieu et les Ancêtres côte à côte.

Dieu et les Ancêtres sont pour le Malgache des compagnons de voyage –la vie, s'entend- qui sont à la fois conseillers et juges. Sa croyance en ces deux entités n'a rien de mystique, bien que fondée sur la vénération et la crainte. Mais c'est surtout cette dernière qui sert de moteur dans ses paroles, ses actes et son penser. Je fais remarquer, en passant, que c'est cette notion de crainte –*ahy*- qui est le radical du mot « fanahy ».

Comme, à la crainte de Dieu, s'ajoutent la crainte du « tsiny » et du « tody », l'on comprend aisément la circonspection avec laquelle le Malgache agit, parle et pense.

À propos, les Occidentaux ont observé l'expression du visage du Malgache lambda et ont émis cette remarque : « Le Malgache, même le plus souriant, le plus démonstratif et le plus spontané, a toujours l'impression d'appréhender quelque chose ».

Le Malgache et l'autre

Vous avez sûrement remarqué que tout ce qui entoure l'Alahamady dans sa célébration comme dans son évocation a pour fond et pour fondement le partage et la préoccupation de l'autre.

Seul le charisme, donc la présence du roi ou de la reine tranche sur l'ensemble. Et encore, ce charisme s'efface au moment, par exemple, où les zébus sont lâchés pour appartenir à qui les attrape.

Antsirabe, 24 janvier 2019 Photo : Nathalie Pierson

Les souverains pensent au peuple, les familles s'unissent pour un même repas, les disputes et autres querelles sont noyées dans la réconciliation générale, et les personnes âgées bénéficiaires du croupion de dinde ou d'oie bénissent leur progéniture.

C'est le jour de l'Alahamady, en particulier, que les doyens d'une famille ou d'une communauté villageoise, lancent le célèbre conseil : *« Mifankatiava ny velona, fa ny maty aza te ho maro ».* Il s'agit là d'un précepte - et non d'un proverbe- qui prône l'amour réciproque comme arme aux mains des vivants pour faire concurrence à la mort. Car cet amour réciproque est l'une des assises du « Fihavanana » avec le respect mutuel et la solidarité.

Voilà pourquoi échange et partage sont les maîtres mots de l'Alahamady.

Le Malgache et la Vie

Quelles que soient les dates fixées pour fêter l'Alahamady, quelles que soient les variantes des rituels célébrant l'Alahamady, quelles que soient les différences d'acception accordée au terme « Alahamady », un concept fait l'unanimité : l'Alahamady est la fête de la Vie. Si l'envie vous en vient de traduire « vie », pensez à « aina » plutôt qu'à « fiainana ».

Antsirabe, janvier 2019

Les proverbes et expressions malgaches afférant à la vie-aina sont édifiants : **Mamy ny miaina** (Vivre, c'est doux) ; **Ny aina tsy ananam-piry** (La vie ne se possède pas en quantité) ; **Aleo maty rahampitso toy izay maty anio** (Mourir demain plutôt qu'aujourd'hui). De là à conclure que le Malgache est un adepte du *carpe diem*, le pas est vite franchi. Et nous allons le franchir allègrement, en même temps, précautionneusement, car n'oublions pas que nous avons affaire …/...

à un Malgache dont le principe est « ny fanahy no olona » ***(Est homme celui qui craint)***. Mais en tout état de cause, le fil rouge qui relie sans se distordre les deux bouts de la célébration de l'Alahamady est l'attachement à la vie et à ses plaisirs : ceux du corps, ceux de l'esprit et…ceux du ventre. La limite à cet épicurisme – et c'est ce qui justifie l'utilisation du *« précautionneusement », supra* - c'est la sagesse. Cette « sagesse» qu'on traduit par *fahendrena,* lequel fahendrena se retraduit par « sens de la mesure », en malgache *fahalalana onony* : Il est dans l'ordre des choses que l'Alahamady donne lieu à ripailles et orgies, mais ripailles et orgies ne riment plus à rien ailleurs et plus tard.

Pour le Malgache, seule cette vigilance garantit la longévité : ***Ny mahery tsy maody tsy ela velona***.

Dans le cas où cet humble exposé aurait ébranlé un tant soit peu les convictions ou la religion qui se sont faites autour de la question « Qu'est-ce que être Malgache? », je présente mes excuses les plus plates à qui de droit. Ce n'était ni mon intention ni mon objectif. Après avoir consulté moult ouvrages et publications traitant du même sujet, j'étais assailli par de multitudes de questions qui se sont synthétisées en une seule : Et si l'identité du Malgache se dissimulait derrière ce qu'il considère comme coutumier et banal ?

Qu'un Malgache soit une énigme pour un Français, c'est concevable, mais qu'il soit une énigme pour lui-même, je refuse de l'admettre. Car il y a des clichés qui nous collent à la peau et qui sont à l'origine soit de frustrations soit de complexes, soit des deux. Je pense, entre autres, et nous terminerons là-dessus, à notre réputation de nonchalants. Dans les années 1950, un film faisait fureur dans toutes les salles de cinéma d'Antananarivo et d'ailleurs, car c'était le premier dont Madagascar est la vedette. « Madagascar, le pays du *moramora* » en était le titre. On y parle du temps qu'on met à relier Tana et ses environs à pied, en charrette à bœufs ou en pousse-pousse, on y parle d'un artisan qui remet à son propriétaire sa chaussure réparée une semaine après la date promise, on y parle donc du Malgache qui vit « hors du temps ». Les Malgaches qui avaient regardé le film riaient. Ils riaient d'eux-mêmes par autodérision, mais ils riaient également de l'incompréhension, ou plus exactement de l'ignorance du Vazaha de l'état d'esprit du Malgache et de sa philosophie.

Évidemment, aujourd'hui où la course contre la montre n'est plus un sport mais un *modus vivendi*, une minute est une minute et non cinq, dix ou quinze et on ne rattrape pas le temps perdu. Mais ce défaut est corrigible. Seulement, au-delà de cette correction qui est ponctuelle, ce qui est durable c'est que la nonchalance le conduit à concevoir Malgache une vision du temps similaire à celle du caméléon dans l'espace « qui voit et la distance parcourue et celle à parcourir ». Sur ce, je vous souhaite d'être rattrapés par le prochain Alahamady.

Abel Andriarimalala

AO AMBADIKY NY HITA…

(Teo anoloan’ny sary nozarain’ny mpanakanto Pierrot MEN tao Nantes)

Tsy ny sary notarafin’ny fijerinao ihany
no manaitra ny fanahy ka ahatsiarovana ny any
f’izay hitanao miafina ao ambadiky ny fetra
d’ilay tontolo tena misy fa tsy hitan’ny rehetra,

dia ny sary hitanao tsy mbola hitan’olon-kafa
amin’ny masony efa diboky ny hasiakan’ny fiainana
no irina mba ho tazana an-tokotanin’ny falafa
ka taratra hafa no ho eo hifantohan’ny fisainana.

Iretsy trano bongo iretsy angamba mba mitaiza ihany
hasambaran’olon-tsotra misalo-tsiky sy tomany
tsy re mitsiriritra akory izay harena tsy ananany
fa mionona amin’ny kely izay mba tojo sy eo an-tanany

Izatsy donakafo izatsy mahaseriny aok’izany
fa satrinao tsy ho hita ny antontam-pako niandohany
ao vao miposaka andro olo-maro milomay
mitsimpona izay hameloman-janaka andro iray

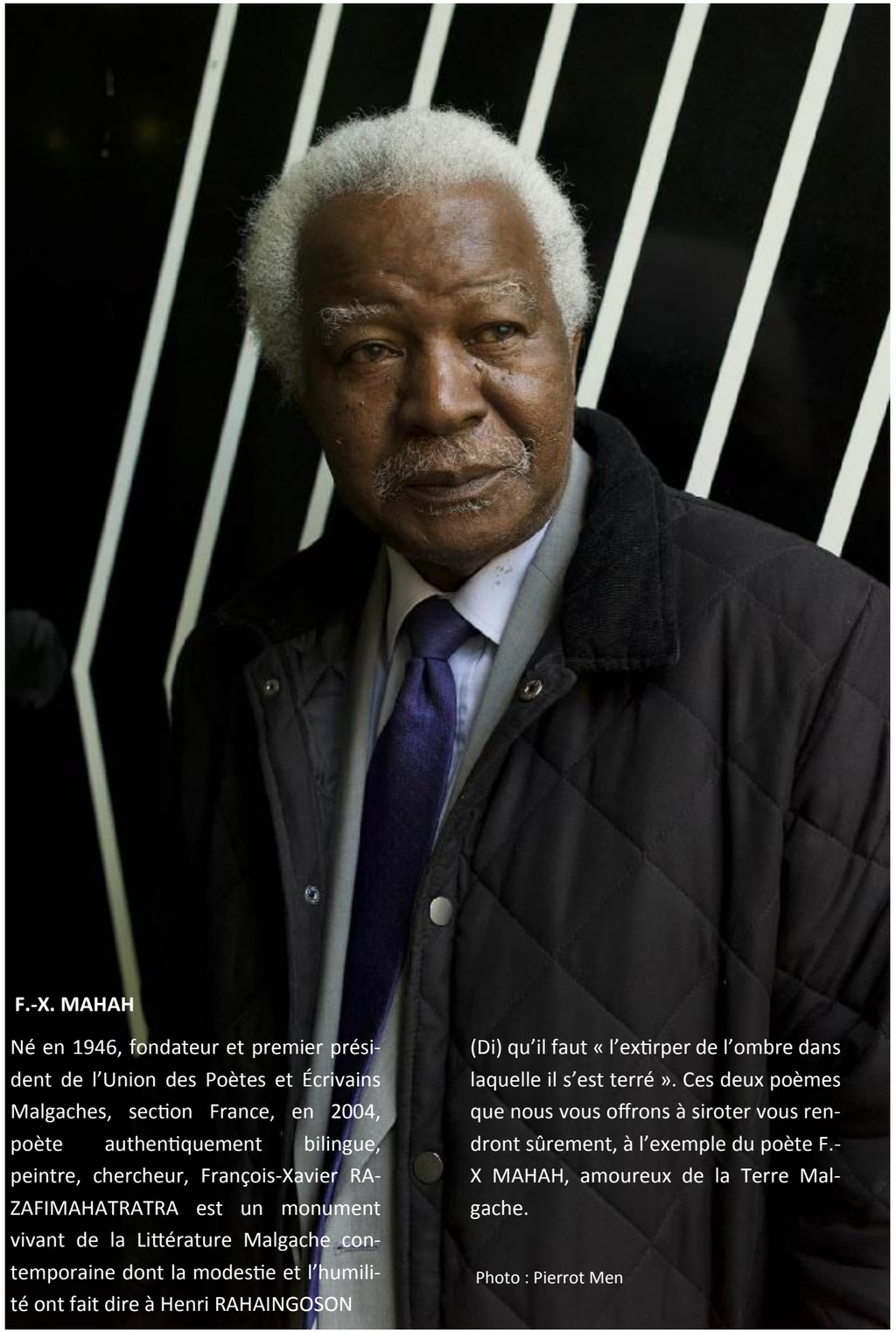
Izatsy zazavavy kely sy ny zandriny am-babeny
toa miramirana endrika miangola raha miteny
nefa toa babeny koa ny fahoriana mianjady
ny ankohonany mahantra efa trotraky ny ady

FX-MAHAH

FEU FORÊT

Le rêve tombe sous la hache
de la faim et de la misère
brûle au bois
sournois
du désenchantement
et disparaît à jamais
sans descendance
les touffes des sous bois
bruissent de mille
murmures,
des contes immémoriaux
dansent les flammes
avec la grâce mortelle
des algues
ondulent et
tarissent les sources.

F.-X MAHAH



F.-X. MAHAH

Né en 1946, fondateur et premier président de l’Union des Poètes et Écrivains Malgaches, section France, en 2004, poète authentiquement bilingue, peintre, chercheur, François-Xavier RAZAFIMAHATRATRA est un monument vivant de la Littérature Malgache contemporaine dont la modestie et l’humilité ont fait dire à Henri RAHAINGOSON (Di) qu’il faut « l’extirper de l’ombre dans laquelle il s’est terré ». Ces deux poèmes que nous vous offrons à siroter vous rendront sûrement, à l’exemple du poète F.-X MAHAH, amoureux de la Terre Malgache.

Photo : Pierrot Men

FOCUS

2019, destination : Vichy ! Le focus de Trait d'Union se concentre sur l'actualité ce mois-ci foisonnante : la ville hôte est enfin connue, le projet autour des enfants se déploie. Fidélisés ou renouvelés, les partenariats occupent les énergies tandis que l'organisation s'efforce de faire la part belle aux innovations pour renouveler l'événement tout en lui conservant son identité.

Olivier Andriamasilalao

L'Église Saint-Blaise et Notre-Dame-des-Malades, VICHY

https://www.vichy-destinations.fr/les-parcours-libres/circuit-essentiel-12-incontournables/

Source : site web office de tourisme et de thermalisme de Vichy

Vichy, la ville hôte 2019

La communauté d'agglomération Vichy Communauté et la Ville de Vichy accueillent l'édition 2019 les 20,21, 22 avril prochains. Avant tout, les trente-neuf communes défendent des enjeux environnementaux à travers des projets qui favorisent le recours à des énergies renouvelables et les économies d'énergie. Vichy Communauté est aussi un territoire qui contribue à promouvoir la pratique sportive en soutenant notamment le basket et le rugby. Laissons-nous porter d'abord par nos envies gourmandes et contemplatives avec le premier volet de notre série sur Vichy consacré aux cafés et restaurants des Quatre-Chemins situés au cœur de la Ville.

Pour les amoureux de l'architecture, Vichy est sans conteste une ville à visiter. La ville déploie des sites dont l'esthétique, la diversité et leur singularité méritent que l'on s'y attarde à chaque fois avec une gourmandise contemplative autant pour les amateurs d'art et d'histoire que les passionnés de voûtes, de courbes et de pierres. Le premier volet sur Vichy fait la part belle à ces lieux qui ont été ressuscités miraculeusement ou avec acharnement que sont les cafés et bistrots des Quatre-Chemins.

Les Quatre-Chemins

Notre coup de cœur va d'abord vers les Quatre-Chemins, ce « village d'irréductibles », dernier carré de rencontres vraies dans un monde dominé par les technologies 2.0. Ici ou là, point de réseaux sociaux, vous y allez pour de vraies tête-à-tête. Vous trouvez des cafés et bistrots qui font de la résistance pour vous offrir un lieu où vos pas vous guident après des courses ou des flâneries pour vous livrer à l'éloge de la lenteur.

Le Petit Pot

Le Petit Pot, lieu plus que centenaire, porte un cachet parisien et invite à un repos bien mérité sous des lampes jaunes assorties au cuivre des sièges aux couleurs brunes qui réchauffent vos journées en hiver.

Le Saintonge

Mais la concurrence est rude, vous avez envie d'apaiser vos énergies au Saintonge, dont l'intérieur est décoré avec un goût sûr, l'harmonie est réussie et touche à la perfection ; le bleu russe des murs, un comptoir sculpté dans un bois dense aux reflets dorés, des chaises de bistrot aux assises noires, des lampes ajourées dans un jaunes lumineux, le sol noir-blanc art déco. On prend un journal, on sirote un diabolo menthe et on ne bouge plus.

Le Morny

À moins que vous ne préféreriez le Morny, le plus récent troquet de la place des Quatre-Chemins. Propice aux discussions d'alcôves, aux ambiances feutrées, les teintes bleu-gris se confondent avec discrétion avec les canapés Chesterfield, les fauteuils de tapissiers dignes d'accueillir des confessions ou des échanges partagés au crépuscule quand le thé rivalise avec le café avant de laisser la place aux premières boissons fraîches.

Le Lutèce

Enfin, le Lutèce. Son ambiance hésite entre la Coupole, boulevard Montparnasse à Paris et le restaurant incontournable des villes de province. L'établissement concentre les habitués de la place auprès desquels vous trouvez sans doute avec curiosité et gourmandise les derniers potins de la rue de Paris. Un lieu incontournable pour les petites faims comme pour les grands repas, il fait partie des habitudes des Vichyssois et résiste à toutes les crises.

Avant d'effectuer un marathon de visites ou après avoir contemplé les plus lieux d'exception de Vichy, le visiteur a ici l'embarras du choix entre réjouissance et apaisement dans le saint des saints des comptoirs. ■

Hanitra Rabefitseheno

Bar Le Petit Pot, rue Lucas à Vichy. Photo : www.vichy-destinations.fr

Office de Tourisme et de Thermalisme, 19 rue du Parc - 03200 VICHY

Photos fournies par Njara Huberto Fenosoa : les Jeunes Membres et leurs responsables, RNS Lyon 2018

La RNS roule pour la jeunesse

La RNS est un évènement qui doit mobiliser autour du devoir de transmission pour lequel chacun d'entre nous en comprend les enjeux ; ces derniers dépassent la seule sphère des rencontres ; en effet, elle touche au sens de l'engagement citoyen, sa participation à l'effort de cohésion sociale et à une culture partagée dont la nécessité se fait d'autant plus ressentir que les fondements de nos sociétés demeurent fragiles, d'où cette édition toute particulière autour de la jeunesse en 2019.

Depuis plusieurs années, les organisateurs de la RNS imaginent des activités pour donner leur place aux enfants et aux plus jeunes. Des tournois de sports collectifs dédiés, aujourd'hui subsiste le football jeunes membres qui améliore son concept au fil des éditions. Les sports individuels les intègrent directement au sein des compétitions principales. C'est ainsi que de nombreux jeunes et enfants font honneur aux compétitions de natation, de tennis de table ou de tennis et aux épreuves d'arts martiaux. Des entreprises partenaires ont également réuni ces enfants autour de jeux ou d'activités qui leur sont consacrés.

Malgré cela, de nombreux jeunes restent désœuvrés, collés à leur parents ou tentant d'improviser des jeux entre eux, familiaux ou au hasard des rencontres, spontanément avec d'autres enfants qu'on leur présente comme étant des compatriotes. De nombreux parents auraient souhaité que les organisateurs de la RNS prévoient une forme de garderie ou de centre aéré le temps qu'ils participent à leurs compétitions, qu'ils supportent leur équipe ou tout simplement profitent de renouer avec les autres adultes perdus de vue depuis quelque temps. Mais les contraintes règlementaires ou relevant de la sécurité, comme la nécessité d'être titulaire du BAFA (Brevet d'Aptitude aux Fonctions d'Animateur) sous la direction d'au moins un titulaire d'un BAFD (Brevet d'Aptitude aux Fonctions de Directeur d'accueil collectif de mineurs à caractère éducatif) limitent la mise en place d'un tel dispositif sans présence des parents ou nécessitant décharge, délégation de pouvoir et transfert de responsabilité de leur part.

> ***De nombreuses surprises sont en cours d'élaboration, entre autres, une grande photo souvenir, une rencontre avec les stars du sport et des grands noms de la culture.***

De leur côté, les responsables des animations culturelles déplorent le fait de ne pas rencontrer suffisamment ce public pour lequel ils ont préparé ce qu'indique leur cahier des charges : sensibilisation aux racines, à l'identité, à la langue, transmission des « soatoavina » ou des quelques traditions, contes et légendes du pays d'origine.

C'est fort de ces constats que le Comité d'organisation de la RNS 2019 décide de dédier un moment fort au cœur de l'évènement aux enfants et aux jeunes adolescents. Dans un premier temps, dès le samedi après-midi, les équipes culturelles vont inverser le sens de l'initiative. Comme Lagardère, plutôt que d'attendre que ces jeunes rejoignent leurs ateliers, les équipes vont aller à leur rencontre près des gymnases, des terrains de football, du dojo, des salles de sport, du boulodrome, du centre nautique et des lieux de déroulement de la RNS pour une première sensibilisation, une initiation à quelques rudiments culturels et une préparation à une grande rencontre le lendemain.

Le dimanche après-midi, un grand rendez-vous pour l'ensemble des enfants et des adolescents est lancé pour un goûter, qui aura lieu devant le podium, au cœur du village de Madagascar. De nombreuses surprises sont en cours d'élaboration, entre autre une grande photo souvenir, une rencontre avec les stars du sport et des grands noms de la culture. Les entreprises sponsors sont de la partie pour préparer, habiller et doter ce moment exceptionnel.

Suivez l'actualité de cet évènement sur notre site web www.rns-cen.com et nos réseaux sociaux.

Premier voyage dans les bulles de l'Océan

Pour sa première sélection, Trait d'Union est dans sa bulle et choisit la BD pour s'attarder dans les bulles de l'Océan, des univers qui entretiennent un lien profond, réel ou imaginaire, proche ou distant avec Madagascar.

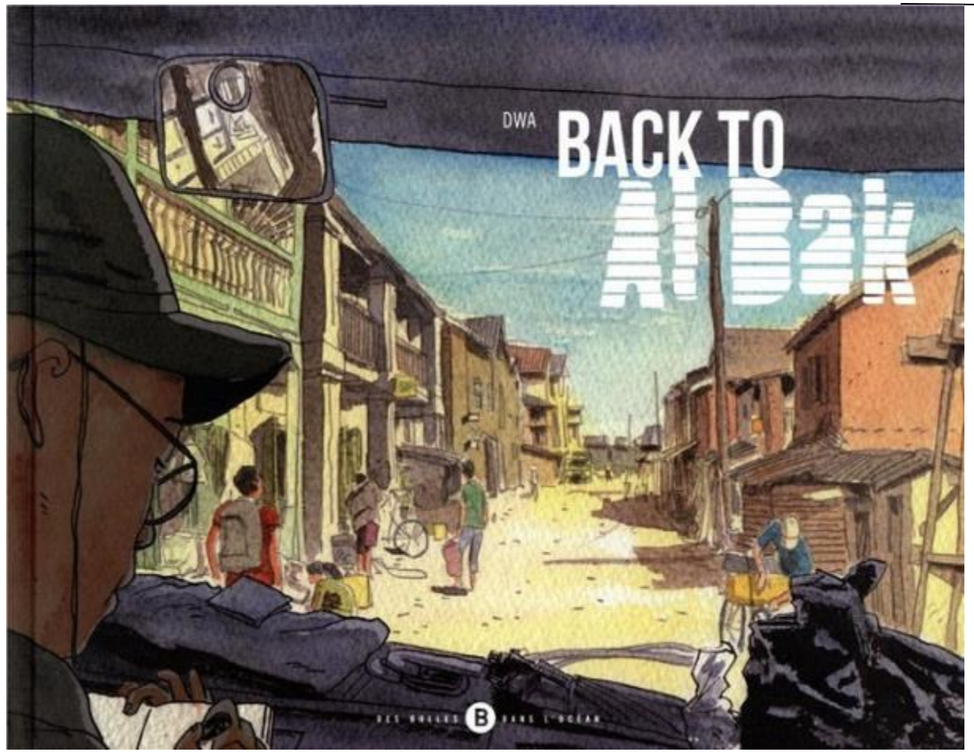
LU POUR VOUS

Rubrique inédite, **LU POUR VOUS** a pour ambition de faire découvrir à nos lecteurs des auteurs fondent leur écriture ou leur crayon sur un lien plu ou moins profond avec l'île rouge, ses identités multiples, les rêves qu'elle entretient dans un ailleurs imaginé, des existences scrutées, des destins enviés. Les auteurs puisent ainsi dans un imaginaire fécond ou une réalité vécue parfois par procuration.

Ils nous ont plu, surpris ou emportés dans des univers connus ou méconnus, ou encore que l'on est tentés de redécouvrir. Parmi eux, certains sont des « *page-turner* », car terriblement passionnants, vous emportant dans un monde que l'on ne veut plus quitter sans avoir lu la dernière page. Intrigues envoûtantes, personnages entre grandeur et décadence, introspection solitaire ou voyage inédit, tous les ingrédients se retrouvent réunis ou éparses dans une gamme de choix et de genres, du roman à la BD en passant par le conte et les nouvelles sans oublier la réflexion qui s'inscrit dans des champs les plus divers : la sociologie, l'histoire, l'économie…

Pour sa première sélection, Trait d'Union choisit le 9e art dans lequel les jeunes auteurs excellent pour mériter que l'on fasse notre premier voyage dans les bulles de l'Océan. ■

OLIVIER RAMANANA-RAHARY



BACK TO AL BAK. PAR DWA, DES BULLES DANS L'OCÉAN, 144 P., 25 EUROS. ISBN 978-2-919069-53-8

Hors de sa bulle, le retour aux sources de Dwa

Dwa choisit la BD pour partir sur les traces de son enfance. Un récit autobiographique conté avec délicatesse.

Si vous découvriez, au hasard de vos explorations à la recherche de bandes dessinées intéressantes, un album s'intitulant « Back to Al Bak », dont l'auteur est Dwa, imagineriez-vous un quelconque rapport avec Madagascar ?

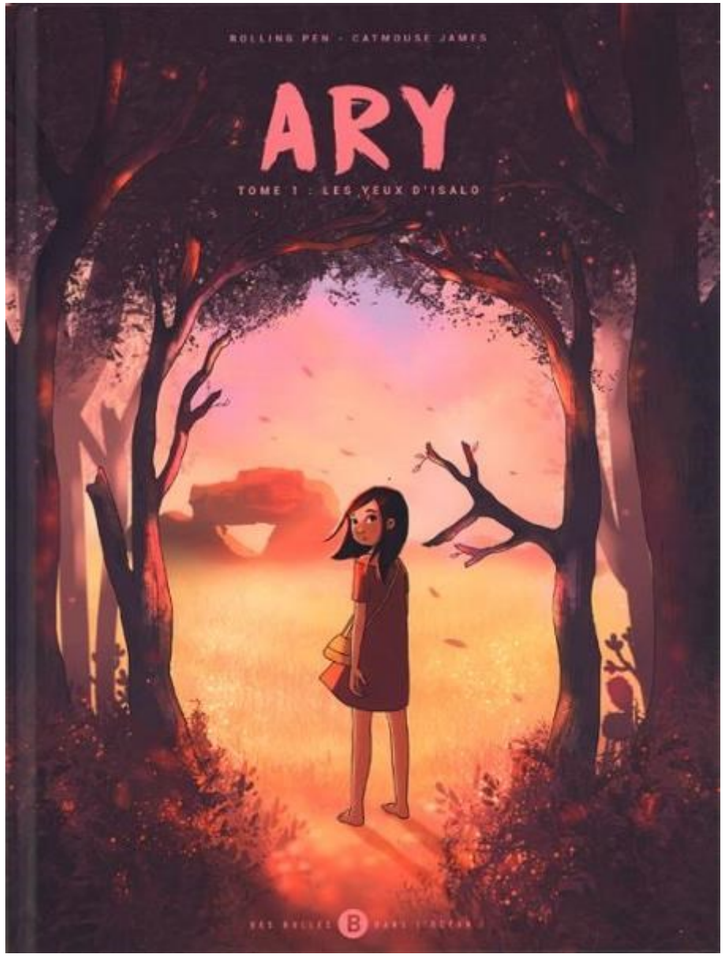
En réalité, Dwa est Eric Andriantsialonina, né en 1982, scénariste et dessinateur de BD, primé meilleur artiste contemporain de la grande île en février 2018. Et Al Bak est le diminutif de Alatsinainy Bakaro, son lieu de naissance, commune rurale de 33 000 habitants situé à 75 km au Sud-Est d'Antananarivo au-delà d'Andramasina et d'Ambohimiadana. L'album est autobiographique et raconte le retour de l'auteur sur les lieux de son enfance après 27 ans d'absence.

Ce retour aux sources le confronte à l'incompréhension d'un monde qu'il ne reconnait plus d'autant que dans le fin fond des hautes terres de la région Analamanga, la bande dessinée est une activité méconnue. Cette réalisation n'a rien à envier aux albums beaucoup mieux vendus. **C'est une plongée dans un monde ocre, aux effluves acres**, de routes en terre et de murs en briques, voyage dans le temps et la mémoire de Dwa, qu'il nous relate avec talent et délicatesse.

L'éditeur est la maison d'édition Des Bulles Dans l'Océan (DBDO) créée et dirigée avec passion depuis 9 ans par Jean-Luc Schneider à Saint-Denis de La Réunion avec l'aide et la confiance de la région Réunion.

Le message d'espoir de Rolling Pen et Catmouse James aux damnés de la terre

Ary pourra t-elle aider son village à échapper à la disette ? Ce récit nous transporte dans le monde d'une petite fille singulière.



ARY. PAR ROLLING PEN ET CATMOUSE JAMES, DES BULLES DANS L'OCÉAN, 64 P. 15 EUROS. ISBN 978-2-919069-55-2

Il s'est donné comme ambition de répandre les belles histoires des auteurs de l'indianocéanie et d'ailleurs. Au gré de ses collections apparaissent plusieurs albums qui parlent de Madagascar et méritent d'être mieux connus : **« Haza'Lahy » de Clerc et Pelayo présente une enquête criminelle en pays Vezo; « Chapeau Noir» de Narimalala et Rafally narre les aventures de 2 cybers escrocs** ; « La Réunion Kely » de Dwa et Liva raconte l'exode rural vers un quartier de misère à Antananarivo ; « Tangala » est un récit au temps de la colonisation française en 1947 ; « Lundi noir sur l'île rouge » de Pov et Dwa nous amène au cœur des émeutes de 2009...

« ARY » de Rolling Pen et Catmouse James (Dina Rajemison) permet de (re)découvrir Ihorombe, région oubliée au sud de Fianarantsoa, aride et siège récurrent de la famine. Ary, petite fille singulière et différente, cherche sa place au sein de sa tribu. Désignée pour sauver son village de la disette, sa quête, imprégnée de féérie et de symbolique résonne comme un message d'espoir aux damnés de la terre.

■ **OLIVIER RAMANANANA-RAHARY**

Extrait de ARY de Catmouse James et Rolling Pen

QUIZZ : dans vos assiettes en provenance de Madagascar

1. Quel aliment gastronomique de luxe est élevé dans le lac de Mantasoa ?

a - l'huître

b - le caviar

c - le saumon

2. Quel est le nom de cette "algue verte" aux des vertus nutritionnelles et thérapeutiques reconnues, riche en protéines végétales et en fer, produite à Madagascar ?

a - le nori

b - la dulse

c - la spiruline

3. Cette fleur pousse sur une plante dont on tire un célèbre arôme ? Lequel ?

a - la vanille

b - l'ylang ylang

c - le café

4. Qui suis-je ? Je suis un fruit riche en vitamines, calcium, manganèse, phosphore, fer, zinc, potassium et fibres.. Ma valeur nutritive est 6 fois supérieure à celle de l'orange, 4 fois celle du kiwi et 5 à 6 fois celle de la banane.

a - le fruit du baobab

b - le leetchi

c - la goyave

5. Qui suis-je ? Ma cueillette est difficile et dangereuse. On me trouve sur des lianes qui peuvent monter jusqu'à 30 mètres. Je suis une épice rare qui s'accorde parfaitement avec le chocolat.

a - la vanille

b - la cannelle

c - le poivre voatsiperifery

6. Le "Chocolat Madagascar 100 % de cacao" a été consacré « Meilleur chocolat 2017 » par l'Académie des chocolats. Dans quelles villes se trouvent leurs plantations ?

a - Brickaville

b - Nosy be

c - Ambanja

7. Quel est ce fruit ?

a - la grenade

b le fruit de la passion

c - le jacquier

8. Des visages malgaches illustrent les emballages de ce produit. De quoi s'agit-il?

a- du café

b- du chocolat

c- du thé

9. Quelle commune a donné son nom à un thé ?

a - Sambava

b - Sahambavy

c - Sambirano

10. Laquelle de ces espèces d'esturgeon n'est pas élevée à Madagascar pour produire du caviar?

a - L'acipenser gueldenstaedtii (esturgeon russe)

b - L'acipenser persicus

c - L'acipenser nudiventris

d - Le beluga albinos Almas

e - L'huso huso (Béluga)

f - L'acipenser baeri (esturgeon sibérien)

Proposé par Anouk Wagner

TU 58 : réponses du QUIZZ

Les tirailleurs malgaches lors de la 1ère guerre mondiale - 1914-1918

1 - Dans quelle ville de Madagascar se dresse ce monument aux morts de la grande guerre ?

b - Fianarantsoa

Ce "monument aux morts du Betsileo" est inauguré le 11 novembre 1923 à Fianarantsoa dans le quartier de Tsianolondroa, proche de la gare. 6 autres ont été érigés à Madagascar: un à Ambatolampy, un à Betafo, un à Antsiranana,un à Mahajanga, un à Toamasina et un au lac Anosy à Antananarivo.

2 - Quel est le bataillon de tirailleurs malgaches qui a participé à la célèbre bataille du Chemin des Dames (prise de la tranchée de l'Aviatik le 5 mai 1917) ?

c – le 12e.

Le 12e bataillon de tirailleurs malgaches s'est illustré, lors des batailles du Chemin des Dames (prise de la tranchée de l'Aviatik le 5 mai 1917), de Rocourt (29 mai - 3 juin 1918), de Dommiers (18-26 juillet 1918) ou encore de Terny Sorny (2-5 septembre 1918) . A Antananarivo, ce 12e bataillon a donné son nom à une rue Lalana Foloalindahy Malagasy, *à Besarety.*

3 - Dans quel jardin de région parisienne se trouve ce monument aux morts malgaches de la guerre 1914-1918?

c - Jardin tropical du bois de Vincennes

Ce monument aux morts malgaches de la guerre 14-18 a été inauguré en 1925 dans le Jardin tropical du bois de Vincennes. Sur ce mémorial, bâti sur l'emplacement du pavillon détruit de Madagascar pour l'Exposition coloniale de 1907 on peut lire : « 1914 – 1918 Au souvenir des soldats de Madagascar ».

4 - Il s'est engagé dans l'armée française en 1916 pour défendre "son pays" contre la menace de l'empire Allemand. Qui est-ce?

a - Jean Ralaimongo

Jean Ralaimongo *(1884-1943) est un nationaliste malgache qui participa à la fondation de la "Ligue française pour l'accession des indigènes de Madagascar aux droits des citoyens français". Il est représenté ici sur un monument qui lui est dédié à Antananarivo*

5 - En quelle année fut créé le 1er bataillon du régiment malgache?

a – 13 j0anvier 1895

Dès 1883, la France avait mis sur pied, dans le Nord de Madagascar, un corps de tirailleurs sakalava. Après le traité du 17 décembre 1885, accordant le Territoire de Diego Suarez à la France, les tirailleurs sakalava sont affectés à la nouvelle colonie de Diego Suarez et prennent le nom de « Compagnie des tirailleurs sakalava de Diego Suarez ». Le 13 janvier 1895 le bataillon devient « 1er bataillon du régiment malgache ».

6 - Le 14 juillet 1918, sur la route du retour vers Madagascar, plus de deux cent tirailleurs malgaches trouvent la mort dans le naufrage de leur bateau. Quel est le nom de ce bateau?

b - Le Djemnah

Le vapeur Djemnah, fait naufrage en Méditerranée le 14 juillet 1918,, torpillé par un sous-marin. Au milieu des 500 passagers, plus de 200 tirailleurs malgaches trouvent la mort.

7 - Environ combien de soldats de « Madagascar et dépendances » , ont participé à la Première Guerre mondiale?

Alavoly

Desambra 2000	Nalain-dRalita ho vady Rabozivao, izay efa manan-janaka vavy 8 taona atao hoe « Lila ».
Desambra 2001	Niteraka lahy Ralita sy Rabozivao. **« Balita »** no nataony anarany
Desambra 2011	Nodimandry Rabozivao, namela an'i Lila sy i Balita ho kamboty reny.
Desambra 2013	Nampakarin-dRalita ho vady i Lila.
Desambra 2014	Niteraka vavy Ralita sy i Lila. **« Ketaka »** no nataony anarany

Mpifaninona i Balita sy i Ketaka ?

TRAIT D'UNION

Une publication du CEN, Comité Exécutif National de la RNS
30 avenue de Longchamp - 92210 Saint-Cloud

Magazine en ligne de la RNS

Diffusion :
Abonnés
www.rns-cen.com

Directeur de la publication :
Olivier Ramanana-Rahary

Responsable de la rédaction :
Hanitra Rabefitseheno

Maquette :
Hanitra Rabefitseheno
Cynthia Razafimbelo

Rédaction :
Olivier Ramanana-Rahary
Hanitra Rabefitseheno
Abel Andriarimalala
Vero Raliterason
Njara Huberto Fenosoa
Andotsiarovana Ratre
Olivier Andriamasilalao
Anouk Wagner
Franck Rahobisoa

N° 59

Ont collaboré à ce numéro :
Airjp
Catherine Beaunez
Sophie Goedefroit
Loïc Hervouet
Chantal Radimilahy
Jean-Aimé Rakotoarisoa
François-Xavier Razafimahatratra

Photos :
Bulles dans l'Océan
Dewar et al.
Jean-Pierre Fecelle
Haingo Madazikart
Hetsika
Pierrot Men
Ari Nao
Office de tourisme et de thermalisme de Vichy
Nathalie Pierson
Franck Rahobisoa

www.rns-cen.com